

L'histoire de Louis

Antares Trib

Cette histoire est dédiée
À celle qui ne l'aime pas,
À celle qui,
si elle avait été choisie,
Aurait fait que ce monde
Ne soit jamais arrivé.

«Ils me maudiront» a été sa dernière phrase avant que son plan ne soit mis à exécution, et sur son visage la peine qu'avait fait naître sa résolution était immense, un poids bien trop lourd à porter pour les épaules humaines. C'était le travail d'un dieu, mais il ne croyait pas en cela et c'est pour cela qu'il avait décidé de faire ce qu'il allait faire parce que Dieu n'existait pas et qu'il ne fallait pas attendre qu'il existe. Il fallait le faire. C'est pour cela qu'il était triste et aussi parce qu'il savait que son rôle futur ne tolérerait pas qu'il le montre. Pour la dernière fois il avait pu se laisser aller à la douleur et c'était comme si son corps l'avait exprimé pour ce qu'il ressentait à ce moment et pour toutes les fois qui allaient suivre. Ses mains s'étaient mises à trembler et son souffle s'était enfui et tout son corps avait été pris d'un hoquet infernal qui avait semblé devoir le tuer. Et peut-être que c'est ce qui est arrivé à ce moment-là. Peut-être que c'était ce qu'il aurait voulu qu'il arrive. Car cet homme, cet humain, était si bon. Moi je peux vous le dire car je l'ai connu comme personne. Cet homme était l'exemple de l'amour de l'autre, un homme si dévoué, si plein de compassion, si admiratif de l'humanité et de ses bienfaits que le plus grands parmi les bienfaiteurs du genre humain n'auraient été que de pâles figures face à lui et à ses espoirs. Il croyait avec une conviction sans égale en l'autre et en la bonté dont l'être humain pouvait faire preuve, allant même jusqu'à parfois pleurer sur le sort de celles et de ceux qui étaient utilisés par les idées des autres, allant même jusqu'à pardonner à ceux et celles qui utilisaient les autres, simplement parce que, pour lui, l'humain ne pouvait être autre chose que bon. C'est sans doute cela qui le poussa à faire ce qu'il fit, qui

lui permit de pouvoir être ce qu'il fut, parce qu'il aimait l'humain.

J'ai conscience des détours que je fais, retardant le plus possible le récit de ce qui fut appelé et de ce que l'on appelle encore l'Horreur. Je le fais à dessein, pour que quiconque lisant ces pages garde à l'esprit que ce que j'écris n'est pas une propagande post-mortem mais un témoignage, le récit d'une expérience dont la souffrance fut le compagnon éternel, car malgré tout ce qui fut vécu par chacun d'entre les hommes et les femmes qui souffrirent et moururent des suites des mots et des décisions qui furent prises sous sa gouverne, il n'en est aucun qui saigna autant, dont les blessures furent aussi profondes et dont les yeux pleurèrent plus que les siens, car chacun versa son sang et ses larmes pour lui-même, alors que lui saigna pour tous.

Ce soir, ce dernier soir, il m'avait demandé, il m'avait fait promettre deux choses: la première était de demeurer à ses côtés jusqu'à la fin, de ne jamais partir, pour que ma présence lui rappelle qui il était et pourquoi il allait faire tout ce qu'il fit; la seconde était de ne jamais rien révéler sur ses motivations et pensées pour que son nom soit à jamais synonyme de la souillure et de la déperdition et que l'humanité garde en elle comme une blessure purulente et béante le souvenir de son nom et des atrocités qui naquirent par ses mots.

Je suis resté à son chevet autant que j'ai pu et jusqu'à ce qu'il choisisse de lui-même de m'évincer de sa vie, pour que ma vie soit préservée, pour que je puisse continuer de vivre et devenir le témoin vivant de ses aspirations. À de nombreuses reprises je voulus le quitter, le fuir, ne pouvant supporter les ravages que son système provoquait, mais jamais je ne le fis car j'avais peur que, ce faisant, je ne tue l'humanité qu'il avait choisi d'endormir en son sein et que son sacrifice et celui des millions en lui ne fut vain. Je restai car je ne voulais pas être responsable du suicide de la personne la plus admirable qui fut et qui sans doute sera, simplement parce que je ne pouvais tolérer l'immensité de son sacrifice et des actes qu'il accomplissait pour cela. Et c'est pour cette même raison que je ne puis

plus tenir ma seconde promesse. L'humain en moi qui naquit à son contact ne peut plus supporter l'idée ni la vue de son nom devenu opprobre depuis si longtemps dans ce monde qui déjà oublie la plaie qui hier encore les faisait vaciller. Je dois rappeler son nom, et au moins essayer de faire comprendre, malgré tout ce qu'il fit et l'interdiction qu'il me fit promettre de tenir, ce qu'il fut, car je ne crois pas en dieu et il n'y croyait pas non plus car, ce même jour, ce dernier jour avant qu'il ne rentre dans le monde et que je ne le suive dans son ombre, il me dit: « Je m'apprête à ré-écrire l'histoire de l'abomination, et mon histoire sera telle que je prouverai que l'enfer n'existe pas, car aucun démon n'aura jamais la couleur que l'on me donnera. »

C'est après ces mots que tout débuta.

Je le rencontrai alors que nous étions encore des enfants. Il était un peu plus jeune que moi, au moment où cette différence, bien que bénigne, était importante. Que sont cinq mois dans une vie? Mais que sont cinq mois quand on a cinq ans? Je me souviens de lui, et j'aimerais pouvoir dire qu'à ce moment-là il était déjà différent, que sa nature essentielle portait déjà la marque de son devenir, mais ce serait faux. Il était comme nous, comme votre enfant, comme vous le fûtes sans doute. Il voulait jouer; il voulait rire; et il le faisait, comme nous tous. Il était aussi simple et beau qu'un enfant peut l'être, bercé et lové dans le carcan de l'innocence que nous quittons tous un jour.

Mes images de lui sont faibles, fragiles, sans doute déformées par le filtre de mon incompréhension d'enfant, mais elles existent. Je me souviens de sa manière gauche de courir et de l'état de son pupitre dans la classe de madame Guillou. Je me souviens de son regard la première fois qu'il a vu un crapaud. Je me souviens de ses larmes quand il s'était blessé au genou après être tombé. Je me souviens de bien d'autres choses le concernant, comme si dès mon enfance j'avais su le rôle prédominant qu'il aurait dans ma vie. Bien sûr, penser et surtout croire ceci serait une immense erreur. J'ai beaucoup de souvenirs de cette période qui ne l'impliquent en rien. Cependant ils ne seront pas exposés car il serait trop long d'en faire la liste et ils ne serviraient que peu mon

propos. Cependant leur existence est un rappel que je me force à avoir pour ne pas tomber dans le prophétisme ou le mysticisme. Il n'avait jamais voulu être vu ainsi, comme un messie ou comme un envoyé sacré. Un jour, après que tout avait commencé, alors qu'il se trouvait face aux hommes qui exécutaient les horribles ordres que les Élus choisis par son projet avaient formulés, il perçut dans le regard de certains cette lueur qui ne naît que pour ceux que l'on idolâtre. Je le sais car il en parla peu après à ces mêmes personnes. Il leur cita l'expression « nul n'est prophète en son pays » et il ajouta que cette expression était à voir autrement depuis l'avènement de l'époque de la communication moderne: « Aujourd'hui la notion de pays n'a plus la même valeur qu'elle avait lors de l'énonciation première de ces mots. Avec le développement de la communication les idées traversent les idées comme les nuages ou les bombes. Le prophète actuel n'a plus besoin de quitter sa patrie pour ensemençer le monde. Il peut le faire d'où il est, de son siège. Il peut s'inspirer du monde entier pour forger sa philosophie et la diffuser l'instant d'après. Cela le rend plus dangereux car il est méconnaissance, indiscernable de la foule qui le contient. Il est noyé dans l'anonymat. C'est pour cela que vous devez écouter chaque personne, découvrir la vie de tous, car l'Élu a peur de ces personnes. Il a peur de la menace que contiennent ces agitateurs et pour discerner les agitateurs des braves personnes, il veut tout savoir, sur notre pays tout entier. »

Tous les hommes l'avaient applaudi et lui, assis sur son siège comme sur un trône d'or il souriait, mais ses mains étaient blanches de la rage qu'il contenait d'avoir dit ses mots. Il détestait cette image que l'on avait mise sur lui.

Mais je m'éloigne. Pour le comprendre, ai-je écrit, il faut savoir qui il était. Louis n'était pas différent des autres. Sa seule différence, quand il était jeune, lorsqu'il était enfant et avant qu'il ne devienne qui il fut pour tous, était peut-être qu'il acceptait plus facilement les critiques. Quand il se trompait ou quand il faisait quelque chose d'incorrect, il acceptait les conseils et les corrections. Bien entendu il pleurait parfois, mais je pense que ce n'était pas par frustration ou par colère contre l'autre que contre lui.

Autrement, je ne peux le décrire que comme un enfant normal, prompt aux pleurs et que personne, adulte comme enfant, ne remarquait. Pour cette raison, je me suis parfois demandé comment j'en étais arrivé à le voir comme un camarade, ou même comme un ami. Lorsque nous étions jeunes adolescents, je lui ai posé la question, mais lui non plus n'avait pas la réponse. Cette réponse, nous l'avons eue de nos parents. Je pourrais parler longtemps de ma mère et de mon père. Ils furent très présents dans ma vie et n'hésitèrent jamais à me donner leur point de vue sans jamais chercher à m'influencer. Ils furent les plus grand pédagogues dont j'aurais pu rêver. C'est pour cela que notre séparation fut si dure pour moi. Elle eut lieu peu de temps avant que Louis n'accède au rang de premier ministre de notre pays, au temps où le Parti n'était encore que l'un des partis. Ils étaient venus chez moi et m'avaient supplié de quitter le Parti, de fuir avec eux pour se soustraire «à l'influence grandissante d'une pensée qui n'avait rien d'humaine». Ils parlaient de Louis, bien entendu, mais ils ne voulaient pas l'appeler par son prénom. Pour eux, Louis était mort.

Je les avais compris, bien sûr, mais je n'avais pas pu les suivre, et je n'avais pas pu leur expliquer pourquoi. J'ai donc joué le même rôle que Louis jouait depuis de nombreuses années: je leur ai menti, leur disant qu'il avait raison et que je le suivrai jusqu'au bout du monde dans sa croisade. C'est le seul jour où mon père me gifla.

Ils partirent le lendemain, je crois. Je ne les ai jamais revus. Je pense que mes derniers mots les tuèrent moralement et que leur mort physique suivit peu après. Je me suis souvent maudis mais je n'ai jamais reproché cela à Louis. Comment l'aurais-je pu?

Son sacrifice a toujours été le plus grand.

Quand nous nous sommes posé la question de savoir comment nous étions devenus amis, nos parents nous ont répondu que nous avons simplement commencé à parler de l'autre et qu'ils avaient d'eux-mêmes pris la liberté de se contacter et d'organiser des après-midis ensemble. C'est grâce à nos parents que nous sommes devenus vraiment amis, et je ne pourrais jamais les remercier d'avoir permis ça.

Les parents de Louis étaient des exemples de douceur et d'intelligence. Son père était un géant pour nous et avaient représenté la limite indépassable du corps humain. Il prenait souvent nos têtes dans chacune de ses mains, appliquant juste assez de pression pour que nous ne puissions nous en défaire et nous relâchait toujours au bout moment pour que le jeu fuisse toujours un jeu. Sa mère avait une voix aiguë et tendre comme une pêche dont elle portait toujours l'odeur. Ce parfum la poursuivait toujours de quelques pas et rendait ses départs comme ceux d'un fantôme profondément bienveillant, un ange gardien qui aurait pris forme humaine pour fleurir le monde de son regard. Quand j'étais à peine adolescent, elle représentait l'idéal féminin, l'accomplissement humain. Elle était supérieurement intelligente et pourtant aussi humble que le vent du matin. Chacun de ses mots était empli d'une tendresse réfléchie sur le monde et les humains; même dans les moments de grande douleur, même quand son mari était harassé par les médicaments et l'oubli, elle continuait de sourire et d'aimer la vie. À la mort de son mari, et quand elle se croyait seule, elle pleurait parfois, doucement, pour que personne ne l'entende, mais même ses larmes ne parvenaient pas à briser son sourire.

Ces deux personnes, racines de mon ami, furent pour Louis des modèles qu'il n'oublia jamais. Je sais que ces mots peuvent sembler étranges au vu des atrocités qu'il ordonna et qui furent commises par ses mots, cependant je sais que ce que j'écris est vrai. Peu de personnes ont jamais vu ce que je m'apprête à décrire, et aucune d'entre elles ne les comprit jamais. Cependant Louis avait parfois ces gestes étranges, de passer ses doigts sur son front, ou de fredonner une mélodie presque inaudible qui lui venait de ces deux personnes, toujours avant qu'une importante décision ne fuisse prise. Les autres voyaient cela comme un rituel mais je voyais cela comme un appel à l'aide, une tentative de trouver le pardon auprès de ceux qu'il avait tant aimés et qui ne vivaient plus qu'en lui.

Notre enfance partagée fut joyeuse, du moins c'est ce que je crois. Nous avons eu nos drames et nos disputes comme tous les autres et je peux dire sans peur de me tromper que

nous étions comme les autres. Sauf peut-être sur un point. Lui comme moi n'avons jamais traversé cette période rebelle ou d'opposition avec nos parents. Nous les respections suffisamment et ils nous avaient laissé suffisamment d'espace pour qu'aucun conflit n'émerge entre eux et nous. Cette attitude se répercutait également sur nos professeurs qui en retour ne tarissaient jamais d'éloges à notre rencontre. Les autres étudiants, nos *camarades*, se moquaient parfois de nous mais nous n'y accordions aucune importance. Louis les regardait parfois avec douceur et me disait à la dérobée qu'il n'était jamais aussi triste que quand on se moquait d'une action logique ou réfléchie.

C'était sa grande qualité mais aussi sa malédiction, de ressentir de la tristesse pour les autres, pour leurs actions, comme si c'était de sa faute, comme s'il était responsable de leur comportement, comme si chaque mot qui pouvait blesser trouvait son origine en lui.

Je me souviens... la première fois que j'ai remarqué cela, nous avions neuf ans. C'était peu de temps après son anniversaire. Je me rappelle de cela car il avait été tellement heureux ce jour. Bien entendu j'avais été invité et nous avions passé cette journée à jouer et à rire. Mais cet autre jour, alors que nous avions école, Louis n'était pas venu. J'étais donc allé chez lui après les cours pour lui apporter ses devoirs. Nous vivions dans des quartiers différents mais c'était un temps où, comme à présent, même les enfants pouvaient se promener sans danger. Je voulais savoir comment il allait. Arrivé chez lui, sa mère m'accueillit avec empressement.

«Je savais que tu viendrais. Il est dans sa chambre. Il ne veut pas nous parler ni nous dire ce qui ne va pas. Peut-être qu'il te dira.»

J'étais jeune mais elle me parlait comme à un adulte. Peu de personnes ont jamais agi comme cela avec des enfants. Je pouvais les entendre parler avec leur descendance. Simplifier, mystifier, transformer la réalité pour la rendre douceâtre aux oreilles de ceux à qui ils parlaient. C'était sans doute pour cela que Louis était Louis. Elle et son mari expliquaient toujours les choses de différentes manières,

selon la morale ou le point de vue de la logique. J'ai eu beaucoup de bons professeurs mais ils furent, avec mes parents, mes plus grands éducateurs.

Après avoir dit cela, elle me pria d'aller voir mon ami. Je montai les escaliers, un peu apeuré je dois l'avouer, ne sachant à quoi m'attendre. Je frappai à la porte, l'appelant tout bas, puis je rentrai. Il était sur son lit, la tête enfouie dans son oreiller. Je posai mon sac et vins m'asseoir à côté de lui, attendant qu'il me parle.

Je ne sais combien de temps mon attente dura. Plusieurs minutes, peut-être dix. Je ne sais pas. J'aimais sa chambre dont les murs recouverts de portraits de grands hommes et de grandes femmes côtoyaient les photos ou les reproductions des grands événements du passé. Il avait une reproduction de la peinture de Delacroix de *la liberté guidant le peuple*. Je me rends compte du cliché que cette image représentait à l'époque. Cependant, sur mon esprit de l'époque cette peinture avait un profond impact. Cette femme au sein découvert, portant baïonnette et drapeau et marchant sur un sol jonché de cadavres était bien loin de l'iconographie habituelle qui aurait sis à notre âge. Je me souviens de l'émotion qui m'avait submergé la première fois, le frisson d'une incompréhension née du sentiment que ce que je voyais et ce qui était signifié étaient deux choses différentes et que je ne pourrais jamais, jamais pleinement saisir cet au-delà. À présent je sais que j'avais raison; à neuf ans j'avais conscience de ce gouffre entre la réalité de l'histoire et la représentation de cette histoire. Mais les mots me fuyaient tout comme ils me viennent à présent, à présent que j'ai vécu cette histoire, cette partie du cycle que l'humanité sous sa propre conduite reproduit comme une malédiction, encore une fois.

Je vis plusieurs fois mon ami succomber à la colère mais cette fois, cette première fois, fut la plus sauvage de toutes. Peut-être parce qu'elle fut sans antécédent, ou bien parce que dans ce corps de neuf ans qui était alors devant moi était déployée une rage que je n'avais jamais connue ni ne pourrait jamais exprimer. J'étais assis, quasi hypnotisé par la marée des détails des visages et l'héroïsme du corps

de cette femme métaphorique, ballotté dans le flot d'une imagination en formation qui s'abreuvait à la source de l'histoire modernisante lorsque Louis d'un bond fut entre l'image et moi, sa chair secouée par un tremblement qui aurait pu détruire le monde et d'un geste il saisit l'affiche et la déchira, arrachant le corps de ses bras guerriers et piétinant ses restes comme Rome sala les terres de Carthage.

Je me rappelle ses poings serrés autour du papier coloré, de ses veines saillantes autour de ses jointures blanches, du détail de ses muscles si fins qui tremblaient si fort, et je ne comprenais pas. Je ne pouvais pas comprendre.

Il jeta les lambeaux au sol et resta là, le regard plongé sur sa victime, mais dans son attitude il n'y avait nul repos, nul réconfort. Il semblait être une statue mais de ses yeux se déversaient des torrents d'une eau douloureuse qui incendiait ses joues et ses mots. Et je ne comprenais pas.

«Parce que tout cela est un mensonge.»

Il désigna d'un geste large les murs: «Tout ça! Tout ça est faux!»

Il me tourna le dos une fois encore et reprit son entreprise de destruction, longeant les murs et défrichant son espace que j'admirais tant d'un même geste répété avec une cruelle régularité, du haut vers le bas comme on referme un vieux coffre, avec le même bruit de bois craquant.

Je me souviens que je voulais intervenir, que je voulais le prendre dans mes bras comme lorsqu'il était tombé et qu'il avait eu si peur. Je ne le pus pas. J'en étais incapable. Je ne pouvais pas le réconforter car je ne comprenais pas la nature de sa douleur.

Lorsque tout fut à terre et que plus rien ne pouvait attiser sa colère il resta là, droit, dans le silence de sa propre tension. Seules ses lèvres bougeaient sans qu'aucun son n'en sorte, et je ne pouvais savoir ce qu'elles disaient, s'il se parlait, s'il parlait à un fantôme qui l'aurait possédé ou bien à moi, et ses doigts bougeaient comme s'il était dans le noir et que son corps cherchait un objet auquel se rattacher. Je voulais bouger, lui prendre la main et lui poser mille questions, mais j'avais peur. J'avais peur de lui car je sentais que cette personne n'était pas l'ami que j'étais venu voir. C'était quelqu'un d'autre, un être diabolique qui s'était emparé de son corps et l'avait obligé

à agir selon sa volonté.

Je crois que c'est à ce moment-là que sa mère frappa à la porte et demanda si tout allait bien et Louis, comme un robot figé au coeur d'un mouvement répondit d'une voix dont le naturel me glaça les os :

«Oui maman on joue. N'entre pas s'il te plaît.»

Le bruit de ses pas s'éloigna. J'aurais voulu crier mais je me retins. Je ne sais pourquoi.

Quand ils furent si faibles qu'ils semblèrent muets, l'étrange mascarade reprit. Mais pas pour longtemps. Bientôt Louis bougea et vint s'asseoir sur le bord de son lit, m'invitant de la main gauche à se rapprocher de lui, ce que je fis.

Je voulus parler, mais sa main m'intima le silence.

«Ne dis rien, pour le moment, me dit-il, le souffle court. Ne dis rien...» tandis qu'il recommençait à pleurer.

Ses larmes étaient si lourdes, si lourdes... elles prenaient tous ses yeux et débordaient, semblaient vouloir emplir la Terre toute entière. Elles auraient pu être les pluies du Déluge, nées pour détruire le monde, ou le purifier.

«Pardon, me dit-il. J'ai dû te faire peur.»

Je ne pouvais pas lui mentir.

«Pourquoi ai-je fait cela?»

Je hochais la tête.

«Parce que tout cela n'est que mensonge. La révolution, les révolutions, le changement, améliorer l'humanité... Tout cela est faux. Dans la tête des gens c'est vrai. Dans leur tête. Mais dans la réalité c'est faux.»

Il avait toujours été intelligent mais ce jour-là je compris qu'il serait à jamais hors de ma portée.

«La révolution guidant le peuple? La liberté guidant le peuple? Et une femme? Tout cela est un mensonge. La femme n'était pas libre et l'homme ne l'est toujours pas. Il est libre de choisir comment être exploité.»

Exploité?

«Et l'unité?! L'unité est une folie. L'unité n'a jamais profité qu'aux massacres. À chaque fois que l'unité a été érigée en commandement sacré les morts se sont empilés comme des monuments superbes face au blasphème de la différence. Cette révolution embellie par l'histoire est remplie de morts

et de sauvagerie! L'unité est l'arme ultime contre le rassemblement., un prétexte au meurtre de l'autre, de celui qui ne fait pas partie du groupe. La solution n'est pas dans l'unité mais dans la multitude et dans son acceptation. C'est à ce moment que la paix s'instaure, quand l'autre est le soi et le soi est autre.»

Ces mots me furent souvent rappelés par Louis tout au long de notre histoire. Peu avant qu'il ne soit renversé il me les rappela, un sourire balafgré cisillant son visage crevassé par une douleur enfin dissipée.

«Tu te souviens de ce jour? Je pense que nous le verrons bientôt. Bientôt je serai libre.»

Je ne savais ni ne pouvais savoir que ces mots seraient aussi importants pour lui, à quel point ils allaient le définir. Nous étions si jeunes. Je rêvais encore de héros nés de la magie que peut créer un esprit encore vierge des structures du monde mais Louis avait déjà quitté ce monde, ou plutôt il y était, mais son monde était corrompu par le réel. Ou bien peut-être a-t-il tenté de guérir le monde en y insufflant ses espoirs... Il ne parlait jamais de cela. En parler était peut-être trop difficile... Il avait peut-être peur qu'exprimer son intériorité n'érode l'armure qu'il avait choisi de revêtir.

Ce jour-là quelque chose en lui fut à jamais brisé. Son innocence. Il ne fut plus jamais le même. Bien entendu il continuait de jouer et de rire avec les enfants de notre âge mais dans ses yeux je pouvais voir cette étrange lumière qui ne s'éteignait jamais. Parfois au milieu d'un jeu il s'arrêtait et je le voyais comme il fut ce jour, statique et murmurant tandis que ses doigts fouillaient l'air, et j'avais peur pour lui sans savoir de quoi ou pourquoi.

Sur son lit il se tourna vers moi et me fit promettre de ne jamais parler à personne de ce qui venait de se passer. Il me fit promettre sur notre amitié de ne jamais révéler ces mots à quiconque. C'était la première promesse qu'il me demanda de faire. La seconde fut de ne jamais l'abandonner, je l'ai déjà dit. Il n'y en eut pas d'autres. Pas ouvertement. La dernière fut implicite entre nous, de ne jamais divulguer son ultime dessein.

Aujourd'hui, alors qu'il est mort depuis si longtemps, le fait de briser ces serments me meurtrit profondément mais

je pense que le temps est venu que tout le monde sache. Le poids de ce secret est devenu trop lourd pour mes vieux os. De plus, il est temps que l'humanité apprenne le sacrifice que fit celui qu'elle considère comme son pire ennemi alors qu'il fut plus que tout autre son plus ardent défenseur, et qu'elle comprenne le danger vers lequel elle se dirige de nouveau.

Après ce jour, Louis cessa d'être complètement Louis. Moi seul m'en rendit compte.

L'existence d'un individu peut se caractériser de bien des manières, mais aucune d'entre elles n'est aussi vraie et aussi difficilement accessible que celle que nos masques incarnent. L'identité est comme l'acier de Damas, elle trouve sa stabilité dans l'effleurement entre les matières, sa force dans la multitude, sa souplesse dans le lien qui les unit. L'être à l'identité unique n'existe que face à lui-même. Lorsque l'autre multiple intervient dans le processus l'être change. Toujours lui et pourtant toujours changeant, comme les particules quantiques, l'observation de l'être le fait de venir ce qu'il est. Ce qu'il est avant, dans sa profondeur, dans sa rigueur, est un mythe. Pouvoir discerner les masques de l'autre revient à outrepasser le subtil érigé comme vérité, la vie au travers de la photographie. Le cas de Louis était de ces cas rares où la photographie était la même pour tous. Il était constant. Immensément le même. Sauf pour moi. C'est pour cela que je peux le décrire.

Le masque identité de Louis n'apparut pas d'un coup. Il savait qu'un changement trop expéditif aurait attiré l'attention de tous et l'attention était la dernière chose dont il avait besoin à ce moment de sa vie. Certaines attitudes ne naquirent que des années après cet incident. Cependant, et malgré la certitude dont faisaient preuve ses proches, je ne manquais jamais de relever ces disparités. Je ne les exprimai qu'une fois, juste une fois. J'avais fait une promesse. Par la suite je cessai de les signaler, mais je ne les oubliai pas pour autant. Je les conservai en moi comme des reliques que je devrais un jour faire resurgir pour prouver au monde l'immense mensonge dont il fut la victime, et ce par sa propre main.

Comme je l'ai écrit, Louis ne changea pas immédiatement. Durant les premières semaines il fut tout à fait le même, si ce n'est dans son regard et ce tic des doigts. Je pense qu'il attendait le bon moment pour commencer, et cela vint avec la période des examens. Nous n'avions que neuf ans mais Louis se plongea en eux comme dans des eaux vives. Il cessa peu à peu de jouer et commença de rassembler de plus en plus de livres, principalement des livres traitant de l'histoire. Tout d'abord simples, ils devinrent rapidement beaucoup trop complexes pour mon jeune âge, ce qui fit l'admiration de ses parents. Personne n'avait jamais douté de ses capacités, aussi cet éveil pour le passé ne fit sonner aucune alarme chez quiconque. Ils ne pouvaient pas s'en rendre compte, il leur manquait la présence du détonateur. Moi seul le voyait, aussi restai-je en sa compagnie aussi longtemps que je le pouvais et même parfois au-delà. Je ne pouvais me résigner à le laisser seul, à le savoir face à ces murs balafrés par la tempête qui sclérosait sa jeunesse. Cependant, presque chaque soir, il me fallait rentrer chez mes parents et sentir sur mon dos le poids de mes muscles éclatés par deux volontés opposées. Je quittai à chaque fois et avec regret sa présence, pénétré d'une douleur au coeur qui me disait que jamais plus je ne verrai le Louis que je laissai, et chaque matin je le retrouvai avec un quelque chose en moins, une subtilité de sa lumière naturelle devenue un peu plus terne ou plus pesante, et je maudissais le monde et moi-même de cela, toujours en silence.

Ses parents ne furent pas les seuls à célébrer le nouveau Louis naissant. Ses professeurs saluaient son sérieux et son excellence, le citaient en exemple et parlaient parfois de lui entre eux se disant: « Ce garçon ira loin ». Le malheur de ces mots fut la vérité qu'ils contenaient mais également leur caractère prophétique, de cette phrase qui fut sans doute maintes fois prononcées dans les ombres des complots: « Il est allé trop loin ».

À chaque rencontre entre ses parents et ses professeurs, Louis recevait des éloges toujours plus brillantes, à tel point que les autres enfants développèrent une antipathie, puis une animosité à son encontre. Leur

méchanceté se manifesta de bien des façons au cours de notre scolarité. On pourrait croire que les plus cruels furent les enfants qui, avec leur sens moral encore en développement, peuvent parfois faire preuve d'une violence particulièrement intense entre eux, mais il n'en fut rien. Je reviendrai sur la teneur des actes des *adultes*, mais sachez que ce qui sera décrit ici ne peut en aucun cas être considéré comme un élément de la psychologie de mon ami. Déjà en ce temps les brimades et les moqueries de nos camarades n'avaient plus aucun impact sur lui. Le peu de fois où il réagit à ces dernières, ce ne fut que pour dire «je vous pardonne», ce qui avait coutume d'amplifier le mépris à son encontre, et donc naturellement envers moi. Car je ne quittai jamais Louis. Nous fûmes parfois séparés par les aléas des organisations de classe bien entendu, mais outre ces moments, nous étions toujours ensemble. Pour cette raison de nombreuses personnes au cours de notre adolescence ou au début de notre âge adulte nous affublèrent de surnoms qu'ils jugeaient dégradants, nous surnommant «homo», «pédé», «tapettes» et bien d'autres que mon respect pour les homosexuels m'interdit de retranscrire ici. Ces mots, de toute façon, n'eurent jamais qu'un impact limité sur moi et rebondissaient sans heurt sur la carapace qu'était Louis.

Quand nous étions enfants, nous fûmes souvent molestés par ceux plus âgés qui voyaient en nous des proies faciles et silencieuses. Mes parents me demandèrent souvent de me plaindre aux surveillants et de les aider, lorsqu'ils se déplaçaient eux-mêmes pour cela, à identifier les coupables de nos ecchymoses. Mais Louis ne disait rien, aussi gardai-je moi aussi le silence.

Je me souviens d'un jour particulièrement brutal où je dus aller chez le médecin pour recevoir des points de suture et où Louis fut contraint de rester deux jours chez lui le temps que son oeil gauche retrouve une taille acceptable. Nos parents furent convoqués par le principal de notre école afin de savoir ce qui devait être fait, et surtout qui devait être puni. Encore une fois, Louis, qui avait douze ans à ce moment, abasourdit tout le monde lorsqu'il dit que la punition n'était pas nécessaire. Le principal, qui ne voulait

pas abdiquer face à l'importance des blessures, insista lourdement pour que nous dénoncions les coupables. Louis, le regard encore enflé des coups reçus, plongea ses yeux dans ceux de ce vieil homme à la peau tannée et aux cheveux cendrés qui sentait le désinfectant pour les mains, lui répondit alors: «L'avenir sera leur punition». Le principal, stupéfait, demanda le soutien de sa mère, mais cette dernière connaissait trop bien son fils et son entêtement. Elle savait qu'ils ne tireraient rien de lui ou de moi.

Ce soir-là, mes parents eurent une longue conversation dans le salon de notre maison. Ils étaient inquiets, bien entendu, et réfléchissaient à un moyen de faire cesser les coups. Rien ne pouvait être accompli sans mon accord et ils avaient conscience que je ne dirait rien si Louis gardait le silence. Ils me firent donc venir et tentèrent de me convaincre par divers moyens de parler. J'avais un profond respect pour mes parents, mais l'amitié de Louis outrepassait largement tous mes devoirs de fils. Ne parvenant à rien ils en vinrent à me menacer de me changer d'école, une dans laquelle Louis ne serait pas. À ces mots je sentis les larmes s'arracher à mes yeux et ma gorge se contracter, mais aucun son ne sortit de moi. Je me rappelle leur regard, leurs mains qui se serrèrent pendant ces secondes où je n'étais que douleur et silence, et des mots de mon père après cela: «va te coucher. Nous ne te changerons pas d'école».

Après cela les coups ne cessèrent pas. Nous nous débrouillâmes pour que les marques ne soient pas aussi visibles. Le reste n'avait aucune importance.

Comme je l'ai dit, avec l'âge les choses ne devinrent pas plus faciles ou plus douces, et je pense que seules notre résilience et la confiance que nous avions l'un en l'autre nous permirent de traverser l'adolescence. À cela je dois ajouter autre chose que je ne peux expliciter réellement sans décrire la situation qui me fit prendre pleinement conscience, tant moralement qu'humainement, de la réalité de ce qui nous unissait, Louis et moi.

La nature ingrate de la vie est souvent la source des plus acerbes croyances en l'idée de malédiction. Pour moi, cette idée se propagea aux premières heures de mes quatorze ans lorsque mon corps devint la proie d'effets endocriniens... déformants. J'eus d'affreux problèmes épidermiques, sans

compter que ma voix en mutation lente fit que durant plusieurs mois je sonnai comme un vieux violon aux fibres trop tendues. Durant cette période, prendre la parole fut encore plus difficile qu'avant, tout comme les coups.

Cependant, le sort ne s'arrêta pas là. Durant ce temps-là, la personnalité de l'être subit ses plus ardents mouvements. Je ne sais pas jusqu'où vont les réactions à l'environnement social sur la nature du caractère mais ce que je sais est que le mien fut bien prêt de sombrer à ce moment, pour la même raison que celle qui m'avait jusqu'alors maintenu dans ce monde.

Si j'avais été seul, si j'avais pu être seul, peut-être aurais-je pu fermer mon regard aux aléas de la nature, mais je ne l'étais pas. Louis était là.

Louis vécut la puberté d'une toute autre façon. Son corps développa naturellement des formes harmonieuses et son regard sombre et profond lorsqu'il était enfant s'amplifia d'une teinte mordorée qui illuminait son visage et attirait les jeunes femmes. À cause de cela, je me mis à développer une jalousie complexe, mélange d'envie, de colère, de volonté de substitution et de cynisme. Lorsque nous étions tous les deux, je ne ressentais rien de cela, mais lorsque ce n'était pas le cas, lorsque des personnes, principalement nos camarades féminins, venaient à lui afin de lui soutirer de l'aide pour les cours que nous avions ou pour le simple fait de sa présence, alors mon sang se mettait à rugir et je voulais fuir et hurler et rompre ce pacte qui nous liait, mais à chaque fois Louis me regardait et me disait: «si tu pars, je pars avec toi».

Je me rasseyais. Il n'y avait qu'ainsi que je pouvais profiter de la compagnie de... femmes.

J'ai honte d'écrire cela, mais cela ne retire rien au fait que cela était vrai. J'aimerais ne pas avoir à écrire cela mais il le faut car il n'y a qu'ainsi que l'attitude de Louis peut être pleinement comprise. Ainsi donc Louis était-il souvent plébiscité par ces dames, ce qui lui valait d'être admiré et détesté par les autres garçons. Je ne le comprenais que trop bien. À cet âge l'attraction de l'autre sexe est un critère social important. Y participer, y jouer un rôle est un gage de célébrité, réminiscence des luttes primales qui s'expriment par delà les centaines de milliers d'années de

maturation cérébrale. Ne pas pouvoir, à cause de mon corps, participer à cette lutte complexe et endocrinienne était un supplice particulièrement insoutenable, surtout lorsque le plus puissant d'entre eux, mon ami, ne semblait vouloir y prendre part, voir même ne pas se rendre compte de l'existence d'une telle joute. En outre, lorsque des situations particulièrement explicites se présentèrent et que, par un étrange recours de la fortune, mon nom se trouvait lié au sien, Louis déclinait les offres, me retirant le droit de pouvoir, ne serait-ce qu'un peu, goûter au plaisir d'une sociabilité à laquelle je désespérais d'avoir accès. Il refusait. Toujours! Et moi, prisonnier de ses mots et de son incompréhension je restai là, bouche bée, scrutant des yeux ces opportunités qui s'enfuyaient loin de mon ami et donc de moi, le piètre moi, l'invisible moi, avec des rêves déçus et la sensation d'une lourde porte couissant doucement sur ses gonds et sur mes jambes jusqu'à les écraser et me rendre réellement dépendant de Louis.

Était-ce vrai? Cela allait-il être la réalité de ma vie? Pour la première et indubitable fois je me posai la question et, pour la première et seule fois, je remettais en question la nature de mon amitié avec Louis. Avait-il besoin de moi? M'utilisait-il comme point de référence pour sentir à quel point il était parfait et à quel point l'humanité pouvait être faible et laide à côté du monument de perfection qu'il devenait peu à peu chaque jour? Étais-je un ornement, une vieille chose que l'on traîne par habitude jusqu'à ce que l'on se rende compte de ce qu'elle est vraiment et qu'on l'oublie, ou qu'on choisisse de l'oublier? Quand allait-il cesser de ne tolérer, devenir comme les autres, me laisser seul?

Un jour... c'était en automne. En octobre peut-être. Je ne me souviens plus exactement. Les mots qui furent prononcés ce jour-là outrepassent tout ce qui les entourèrent alors. Nous étions tous deux assis face-à-face sur l'une des nombreuses tables qui emplissaient l'espace de la cafétéria de notre lycée; Louis, comme à son habitude, voguait sur une mer de mots qui auraient dû être inaccessibles à son âge mais qu'il parcourait avec l'aisance de ces capitaines qui lisent les courants comme s'ils les avaient eux-mêmes créés. Moi je m'acharnais sur les équations géométriques, tentant avec

désespoir d'en saisir leur logique. J'aurais pu demander à Louis de m'expliquer une nouvelle fois, mais la honte et l'arrogance m'en empêchaient. Et puis cette incompréhension me permettait de pouvoir, lorsque je désespérais, de trouver satisfaction dans la contemplation de mon égérie: Émeline.

Comme je la trouvais belle! Sa beauté était aussi intense que subtile, fusion de l'exotisme et de la candeur qui ne semble se trouver que dans les romans du début du 19e siècle. Beaucoup de personnes l'admiraient mais jamais je ne la vis user de ses charmes pour obtenir quoi que ce soit. La splendeur de son adolescence rayonnait de l'éclat de sa maturité. C'était une femme au même titre que Louis était un homme. Les divagations de la puberté n'avaient trouvé aucune prise sur leur esprit et avaient laissé place à l'essence de l'humanité. À eux deux, ils auraient pu faire de l'espèce humaine un miracle de perfection.

Mais Louis se moquait de cela, ou plutôt il n'avait aucune conscience de cette partie du genre humain.

Ce jour-là, Émeline était attablée avec une de ses amies, une brune svelte au regard sauvage du nom d'Esther. La première fois que je la vis observer mon ami, je sus que son coeur était conquis. Plusieurs fois elle avait tenté d'engager la conversation avec Louis mais ce n'était jamais allé plus loin, à son grand regret et au mien. Ce jour-là donc, je vis Esther changer plusieurs fois de couleur, oscillant du blanc naturel et virginal qui rendait ses yeux comme de l'eau au rouge intense et révélateur d'une volonté d'approche qui contrastait avec sa pudeur habituelle. Conscient de cela j'en vins à imaginer de mon côté comment je pourrais profiter de cette possible situation pour me rapprocher de ma sibylle et peut-être, qui sait, partager un peu de son intimité, même sur un plan purement amical. Rien que cela, me disais-je, m'aurait convenu. Aussi dérangeai-je Louis de ses livres pour vanter tous les mérites d'Esther, son intelligence, sa bonté, son optimisme, sa beauté, préparant ainsi le terrain à sa venue et, même si j'en doutais fort car je connaissais l'incapacité de mon ami à pouvoir considérer même le simple concept d'une relation amicale extérieure à la nôtre, au futur lien qui les unirait.

Mon analyse des deux jeunes femmes trouva sa confirmation lorsque je vis Émeline presque ordonner à son

amie de se lever et de faire le premier pas. Esther se leva, s'avança, recula, hésita, vit le regard fustigeur de son amie et enfin s'approcha de nous, les doigts noués par l'appréhension, le visage empourpré. Je cessai alors de parler pour lui laisser la place qu'elle prit avec empressement, trouvant sans doute dans l'acte d'être dehors un potentiel d'attention qui contrastait drastiquement avec sa personne.

Esther avait la réputation de la femme avenante et communicative qui est souvent donnée aux être à la beauté engageante mais la réalité qui s'offrit à moi fut tout autre: elle se mélangea tout d'abord dans ses mots puis elle ne sut quoi dire, balbutia quelques bribes de phrases aux intonations de borborygmes et demeura figée face à un Louis qui était demeuré stoïque et qui l'observait de ses yeux limpides, silencieux et froid comme un aigle. Moi, assis à proximité d'eux, je ne pouvais détourner mes regards de ce spectacle comique dans lequel je trouvais quelque réconfort dans la déconvenue d'une personne qui était autrement adulée par ses pairs. Plusieurs fois j'eus envie de me moquer doucement d'elle, mais l'attrait de la récompense possible me forçait à me taire, de peur qu'un mot chuchoté trop fort ne fasse fuir l'appât et que la proie ne déserte à jamais mes terres.

Ce ne fut que lorsqu'Esther devint plus calme et qu'un semblant de conversation s'installa entre elle et Louis que je remarquai le regard insistant d'Émeline à mon encontre et ses gestes qui m'invitaient, voir même m'ordonnaient, de m'esquiver et de la rejoindre. Le cirque que je donnai alors et durant les minutes qui suivirent fut sans équivoque possible bien plus grotesque que tout ce qu'Esther avait accompli dans le même trajet. Je n'étais que tremblement et sueur, trébuchant sur les obstacles les plus infimes pour peu qu'ils aient même existé, et tout cela ne fut rien en comparaison avec le moment où je me retrouvai face à elle. Comme je fus pathétique...

Ce n'est que lorsqu'elle ria de moi, un rire à la fois vrai et étonnamment dénué de moquerie, que je pus être moi et que la conversation s'engagea.

Avant ce moment, je l'admirais. À partir de cet instant, je l'aimais. Elle n'était pas repoussée par mon

visage. Elle semblait ne pas même y prendre gare. Elle me parlait, s'intéressait à ce que je faisais, à ce que j'aimais. Elle était sublime dans ses questions et encore plus dans ses réponses. Elle était parfaite. J'aurais voulu que ce moment n'eusse aucune fin, mais cette dernière survint lorsqu'Esther apparut, la mine sombre de ceux qui ont lutté et qui ont été éconduits par le sort, et qu'elle me dit, à moi, comme si j'en étais la cause: «Ton ami est un gigantesque imbécile!». Elle ramassa ses affaires à la hâte et s'enfuit de ce lieu qui avait vu sa honte, suivie de son amie qui ne m'avait, dès son retour, plus adressé le moindre regard, et je me trouvais seul, fracassé par l'amplitude de ma solitude devenue insoutenable, car j'avais connu l'extase tandis que Louis, impassible, était de nouveau reparti dans son livre, indifférent à la tragédie qui venait de se dérouler et dont j'avais été l'improbable victime.

C'est ainsi qu'éclata ma première et seule rancœur exprimée face au comportement de mon ami. Je me jetai sur lui et l'enterrai de ma douleur provoquée je le pensais par lui, je lui crachai son avarice et son égoïsme qu'il assénait à ma vie comme de la poix brûlante, je maudis son amitié qui m'obligeai à faire face à la nature médiocre de ma condition, à cause de lui! Lui qui était si beau, si intelligent, si parfait mais qui se moquait de tout cela, pourquoi ne voyait-il pas tout ce qui se passait autour de lui? Pourquoi ne voyait-il pas à quel point je l'enviais, à quel point je voulais que l'on me regarde comme on le regardait, lui?! Ne pouvait-il pas un jour faire quelque chose pour les autres au lieu de rester dans son monde? Ne pouvait-il pas faire quelque chose pour moi qui étais resté à ses côtés toute sa vie, qui avait pris des coups avec lui et pour lui!?

«Arrête...» est le seul mot qu'il prononça et dans ce mot il n'y avait nul ordre, simplement un pardon qui portait toute la sincérité que procure la révélation d'un échec, et ce n'est qu'alors que je sortis de mon monde, moi qui venais de lui reprocher de n'agir qu'ainsi, pour voir son visage impassible comme du marbre lacéré par deux lignes d'eau qui ruisselaient de ses yeux. Je venais de l'attaquer au coeur, mais pas de la manière que je crus alors.

Je ne savais pas qui il était. Nous avions passé notre vie ensemble mais ses projets, ses idées étaient toujours

restées cachées au fin fond de son silence et des lignes qu'il avait lues, aussi vis-je dans ses larmes la douleur simple d'une amitié perçue comme brisée, ce qui fit naître en moi le regret de mes mots et un sentiment d'importance démesurée dans sa vie.

Cependant, ces deux émotions, je le sus plus tard, n'avaient de vie qu'en moi. Ces larmes étaient certes dirigées vers moi mais pas selon l'impulsion que je pensai alors: ce qui lui avait fait mal, ce qui l'avait blessé, était ce qui allait diriger sa vie toute entière, cette douleur qui semble pouvoir grandir sans mesure ni limite, qui envahit chaque parcelle du quotidien et chaque pensée, un cancer qui se répand jusque dans les souvenirs et en altère leur essence pour faire de l'humain qui l'abrite une simple, unique veine de souffrance qui doit continuer d'être car c'est ce qu'il avait choisi d'être, et j'avais alimenté cette douleur. À cause de mon égoïsme j'avais ajouté ce jour un poids qui aurait pu ne pas être mais que Louis a accepté. Il a tendu les bras, ses bras qui déjà portaient l'ombre de leur fardeau futur, et il a accepté de souffrir pour que ma douleur se tarisse.

Quelques jours plus tard il alla présenter ses excuses à Esther. Je ne sais pas ce qu'il lui dit mais l'effet fut que peu de temps après l'un n'était que rarement vu sans l'autre. Bien entendu Louis continuait son entreprise de savoir, mais ce temps était simplement décalé aux heures du soir lorsqu'il pouvait être pleinement seul. Autrement, il était avec elle, et puisqu'Émeline et moi étions leurs plus proches amis j'eus tout le loisir de pouvoir la découvrir et comprendre que ma passion n'était pas une chimère.

Je ne veux pas trop parler d'elle. Son image n'est dans la vie de Louis que dans ce qui a déclenché cet atroce événement que je viens de décrire, car oui il le fut, même si les détails le concernant ne semble être que peu de choses pour vous. Cependant il est, je le pense, important que vous sachiez que j'ai profondément aimé cette femme. Malgré mon apparence qui était pour beaucoup le prétexte à toutes sortes de moqueries, elle ne me sembla jamais y donner une quelconque importance. Au contraire, elle faisait appel à des trésors de douceur lorsqu'elle était la spectatrice des

horreurs que l'on me jetait au visage ou lorsqu'elle sentait que mon esprit s'attardait trop sur ces idées. En un sens elle était très similaire à Louis. Son sentiment d'oubli d'elle-même pour le bien de l'autre était étincelant de pureté. Je pense que c'est pour cela qu'elle fit tout pour qu'Esther se rapproche de mon ami, malgré l'amour qu'elle lui portait. Je n'appris cela que des mois plus tard, lorsqu'un jour que nous étions tous les quatre je vis Esther rayonner de joie à un mot de Louis et Émeline détourner le visage sur lequel une moue étrange avait fait une fugace apparition. Je l'ai questionnée après cela. Je lui ai demandé ce qui se passait en elle, ce qu'elle avait ressenti ce jour-là qui l'avait tant troublée, elle qui était toujours toute de joie et de sourire. Je lui demandai. Trop. Beaucoup trop. C'était un secret qu'elle avait voulu conserver en elle seule et je l'ai forcée à me le transmettre.

Lorsqu'elle me le dit, lorsqu'elle rendit réel l'amour qu'elle avait pour son amie en l'entourant de mots, le lien qui existait entre elle et moi éclata. Je compris qui elle était, pourquoi elle riait toujours, pourquoi elle souriait sans cesse, pourquoi elle me réconfortait. Les paroles qu'elle avait prononcées avaient été autant pour moi que pour elle. Les insultes que je recevais ne lui parvenaient pas car la laideur que l'on me crachait au visage ne pouvait pas être cachée alors que son être, ce qu'elle était en elle et qui la définissait pouvait l'être et avait dû l'être afin d'éviter que les doigts ne se tournent vers elle, que les insultes ne la frappent, que les pleurs de sa mère ne remplissent pas sa maison et que la ceinture de son père ne lacère pas son dos, aussi avait-elle senti le besoin de se tenir près de moi, de m'accompagner sur ce chemin de croix car, me dit-elle, que Dieu ou la nature nous ait fait ainsi n'a pas d'importance tant que nous nous respectons autant que nous respectons l'autre.

Comme je l'ai aimée. Même après cela, même alors que je savais qu'elle ne m'aimerait jamais comme je l'aimais, même lorsqu'elle devint plus neutre je ne pus m'empêcher de vibrer pour elle. Elle était tout pour moi, mais je partageais son secret, un secret inavouable qui me rendait dangereux. Je lui avais dit que je respectais ce qu'elle était, tout ce qu'elle était, que son homosexualité ne faisait pas d'elle quelqu'un

de différent de ce qu'elle était, et je pense qu'elle voulut y croire, mais certaines blessures ne cessent jamais de déverser leurs flots de sang noir, qu'importent tous les chevaliers et tous les graals. Elle s'éloigna de moi, cessa peu à peu de me regarder, de me sourire, et Louis s'en rendit compte. Je ne lui dis pas exactement ce qui s'était produit, mais cela fut suffisant pour lui. Il comprit.

Quelques jours plus tard, notre quotidien reprit son cours comme si cette histoire ne s'était jamais produite. J'imagine qu'il avait parlé avec Esther, qu'il lui avait dit ce qu'il fallait pour qu'elle ne soit pas trop triste de leur rupture, mais je ne le sus jamais vraiment. Je n'ai plus jamais parlé avec elles après cela. Cependant je sais ce qui leur arriva ensuite. Elles devinrent un couple, un vrai couple. Et elles furent tuées lors de la première grande purification du pays que le premier Élu ordonna à Louis de faire. Elles avaient été directement ciblées, sans que je sus si l'information était venu de lui ou de quelqu'un d'autre. Cela non plus il ne le révéla jamais. Je les ai pleurées, et je pense que Louis aussi. Il savait que sa décision allait aboutir à la mort de millions de personnes et qu'en elles se trouveraient des personnes qu'il avait, que nous avions connues. Mais cela ne faisait aucune différence pour lui. Une mort était une mort, et chaque mort était sa propre mort et bien plus que cela. Chaque mort était une fin du monde, une balafre si profonde dans le réel qu'elle aurait pu le pourfendre et l'annihiler dans l'instant, qu'elle aurait dû le faire. La mission qu'il avait choisi d'endosser avait cet objectif.

Après sa rupture d'avec Esther nous redevînmes ce que nous avons été avant cela, deux pauvres garçons plongés dans leurs livres que le reste du monde ne regardait pas vraiment. Nous étions de nouveau la proie des rumeurs qui se voulaient les plus dégradantes qui soient mais qui n'étaient pour nous que verbiages infantiles, des élucubrations dont le pathétique ne nous atteignait même pas.

Nous n'étions pas les seuls à subir ces attaques. Ils étaient tellement nombreux. La plupart ne se voyaient pas, ils passaient au travers des mots qui leur étaient infligés

avec une pression dans les tripes qui s'effaçait plus ou moins rapidement mais qui, un jour, cessait. Mais pas tous.

Élodie était une de ces personnes. Comme moi à cette époque elle payait le prix d'un physique qui ne reflétait pas les critères recherchés par la norme de la beauté. Elle avait été belle pourtant: une jeune fille fraîche et rieuse qui s'attendrissait toujours face aux joies de la nature. Elle voulait être ornithologue. Quelle enfant pouvait vouloir être ornithologue à l'âge de onze ans? Elle aimait les oiseaux et elle aimait le ciel. Elle aimait aussi Saint-John Perse. Elle avait lu un de ses poèmes à la classe et je me souviens d'une phrase: «Et paix à ceux qui vont mourir, qui n'ont point vu ce jour.» Elle m'avait touché. Tant de pitié dans une phrase si banale... Elle était intelligente, et délicate, mais à l'aube de ses quatorze ans son corps devint plus rond et son visage moins gracieux et son monde devint un cauchemar. Je ne la connaissais pas. Nous avons été dans la même classe durant de nombreuses années mais nous étions des inconnus. Je savais ce qui se passait dans sa vie. Tous les élèves le savaient. Les extrêmes sont les éléments les plus visibles car rien ne se trouve à côté d'eux. Ils sont seuls, quoi qu'il arrive. On les montre du doigt et à cause de cela ils sont autre part, perdus en pleine lumière.

Élodie était constamment la proie des vantards et des idiots qui ne voyaient en elle qu'un mur sur lequel cracher leurs idioties. Pour eux ce n'était que cela. Pour elle s'était bien plus. Ça aurait dû être bien plus pour nous tous! Mais ça ne l'avait pas été. Ça aurait pu être moi. Mais moi j'avais Louis. Elle, elle était seule.

Un jour, tous les étudiants ont été appelés. Élodie était morte. La mort ne l'avait pas trouvée, elle l'avait trouvée. La plupart s'en moquait. Ils ne la connaissaient pas. Certains la regrettaient car elle avait été une partie de leur passé. Quelques-uns s'en moquaient car ce n'était qu'Élodie. Je savais qui c'était. Je les voyais. Ils continuaient leurs blagues sur elle comme si elle était encore devant eux. Ils insultaient sa mémoire et son souvenir en toute impunité car rien ne pouvait être fait contre cela.

Après le discours sans fond du directeur la vie reprit son cours, excepté pour Louis. Cette journée-là il n'ouvrit aucun livre. Il ne fit que regarder le ciel. Les plus ineptes

de nos camarades se moquèrent bien entendu de lui mais comme à son habitude il ne réagit pas. Il détourna les yeux pour les regarder un instant puis replongea dans le bleu incandescent des cieux. Même à moi il ne dit mot de ce qui se déroulait dans son esprit, cependant je viens bien qu'une idée était en train de grandir en lui et qu'il ne savait pas ce qu'il devait faire, s'il devait l'accepter ou la réfuter. Cherchait-il une réponse quelque part entre les différents cercles célestes ou bien tentait-il d'imaginer ce qu'Élodie aurait voulu qu'il fasse Encore une fois je n'étais pas allé assez loin dans l'analyse que j'étais en train de faire.

Le lendemain mon ami eut un comportement étrange: lui qui normalement se tenait à l'écart du bruit et des perturbations provoquées par nos semblables afin de lire dans la paix se tient près de la cohorte des plus ineptes d'entre eux, le dos contre un mur et les mains plongées dans les poches, le regard perdu devant lui comme s'il attendait quelque chose. Durant plusieurs jours il demeura ainsi, ne changeant d'attitude que pour me signifier de rester à distance de lui. Je l'interrogeai bien sûr sur cela, mais sa réponse était invariablement la même: «j'apprends».

Puis, un jour, il cessa de se tenir hors de portée et engagea la conversation avec eux. Il fut éjecté et traité de bien des noms, mais cela ne l'empêcha pas de réitérer le lendemain, le jour d'après et celui encore après, jusqu'à ce qu'au coeur du quatrième jour de tentatives il revienne à moi, souriant de son propre sourire presque imperceptible qui signifiait tant, et me proposa de marcher avec lui.

Je savais que cela signifiait beaucoup. Il ne partageait que rarement ses pensées, même avec moi; or, ce jour, il le voulait, aussi sautai-je sur l'occasion et l'accompagnai-je sous les grands arbres qui longeaient les terrains de sport.

J'aimais ce lieu, et je pense que Louis l'aimait aussi. Nous avons souvent parcouru cette allée lors des longues soirées de notre adolescence, en silence, observant avec la sérénité des disciples les mouvements envoûtants des branches se balançant au gré du vent et leurs murmures de boudoir. Je me souviens de leur immensité, de l'ombre qu'ils offraient, sanctuaire ouvert à toutes les âmes du monde. J'aimais ce

lieu, et je pense que Louis aussi, et que c'est pour cela qu'il l'a fait détruire.

Tandis que nous marchions, mon ami m'expliqua les idées qu'il venait de faire siennes. Il m'expliqua que les derniers jours passés à tenter d'entrer en contact avec ces abjectes personnes lui avaient appris un élément fondamental de la culture humaine. Les livres qu'il avait lus jusqu'alors étaient des états de faits de l'histoire humaine et qu'à cause de cela il leur manquait le côté humain de l'histoire. Il était possible d'apprendre beaucoup d'eux mais ils étaient focalisés sur les actions comme s'il s'agissait de peintures. Certaines ouvrages étaient bien entendu beaucoup plus précis mais ils ne rendaient pas compte du concept pluriel de société, ne s'attardant que sur les détails d'une vie humaine sans prendre en considération le réseau immense et complexe des forces et influences qui génèrent les idées et les actes. Entre les deux il n'existait rien, rien qui puisse permettre à l'humanité de comprendre ou de voir la trame subtile qui régit le passé et qui dirige le présent.

Je ne comprenais pas le lien, aussi l'interrogeai-je sur le pourquoi de cette réflexion. Je me souviens de son regard. Il ne le réservait qu'à moi, ou du moins ne le vis-je jamais l'adresser à personne d'autre qu'à moi. Dans ses yeux se trouvait alors une joie mêlée de tristesse, et je pense que cela venait du fait qu'il me tenait en si haute estime qu'il pensait naturellement que ses explications attiseraient immédiatement en moi des feux qui éclaireraient tous les reliefs nécessaires de sorte que je comprenne tout ce dont il était question sans que j'aie besoin de recourir à ses propres lumières, et cela me flattait, qu'il puisse me croire aussi brillant que lui. Mais ce n'était, ce ne fut jamais le cas. Il était bien plus intelligent que je ne le fus et ne le serai jamais.

Ainsi me regarda-t-il quelques secondes, puis il m'expliqua. Il m'expliqua que la douleur et l'ignorance avaient toujours été l'énergie utilisée par les dirigeants pour déplacer les masses et que la peur était le grand tout, le produit de ces deux éléments, la forme complexe et palpable qui servait de canal aux forces en mouvement. La peur se trouvait partout, au plus profond de chacun, et agissait comme une structure de définition de l'individu, car

c'est dans la peur, face à la peur ultime que l'être se libère de ses masques. Le masque est l'ornement que la société demande de porter pour être accepté par elle. En supprimant ce masque, l'humain redevient animal et oublie la société. Il peut de nouveau traquer, chasser ou être chassé et se défendre sans aucune considération pour les conséquences de ses actes sur l'autre. En utilisant la peur, les dirigeants, qu'ils soient élus ou non, qu'ils soient au coeur du gouvernement ou dans l'enceinte de l'école, assurent la pérennité de leur pouvoir, car la peur de l'exclusion est identique à la peur de mourir. Être exclu est la mort sociale par excellence et l'humain est prêt à tout pour ne pas la subir. Le concept de légitime défense provenait de cela, de l'acceptation de la société que la peur ne peut pas être entièrement contrôlée et que l'on doit l'accepter ainsi lorsqu'elle conduit à la préservation de soi.

Mais il ne comprenait pas cela. Pas physiquement. Il ne pouvait pas concevoir par l'expérience pourquoi des personnes auraient pu vouloir agir de telle sorte qu'un individu se meurtrisse, voir même se suicide en réaction à cela. Et comme Élodie était morte il ne pouvait que tenter de se rapprocher de ce qui lui semblait avoir été la source de son acte, à savoir ce groupe de personnes qui, jusqu'au bout et même au-delà avait créé autour d'elle un monde si cruel que la mort lui avait semblé être la seule issue possible. Avaient-ils eu peur d'elle? Avaient-ils eu peur de ce qu'elle représentait? De l'image qu'elle renvoyait de l'humain et donc d'eux-mêmes? Il voulait savoir s'ils avaient agi par ignorance des conséquences probables de leurs actes ou s'ils avaient agi par peur. Mais son approche avait échoué et il se retrouvait sans réponse, sans savoir.

Je ne pouvais l'aider. Je ne pouvais que l'écouter et lui rappeler que j'étais là. Je mis donc ma main sur son épaule, simple geste de compassion, et je fus transporté dans cette chambre qui était la sienne, face à cet enfant qu'il avait été, tremblant de colère contre le monde mais surtout contre lui-même. Son épaule était brûlante sous sa chemise et tremblante, incandescente. C'était comme sentir un volcan en gestation de son expression prochaine. Son visage était lisse et ses mains étrangement reposées mais son esprit était en révolte, sur le point de rompre. Je lui demandai de me

parler, d'extirper de son corps les émotions qui le dévoraient mais il me regarda, les yeux rouges comme s'ils accueillaienent le diable et il me répéta ces mots qu'Élodie avait un jour cités: «Et paix à ceux qui vont mourir, qui ne vont point voir ce jour».

Je ne sais pas quand Louis eut pour la première fois la certitude des actes qui allaient être accomplis sous son nom, mais si je devais nommer le jour où tout commença pour lui, ce serait ce jour. Mon corps me le dit alors mais je ne pouvais pas encore comprendre les signes qu'il m'envoyait. Je ne le pus que plus tard, lorsque la réalité me rappela ce moment et que les pièces disséminées de son passé s'assemblèrent pour former tout ce qui avait été. Je pus alors comprendre l'état de son corps et ce que cela avait signifié: il était en colère à cause de ce qui s'était produit avec Élodie mais il était surtout en colère contre lui, contre ces idées qui s'accumulaient en lui, des images d'une horreur sans fin emplies de rage et de larmes qui n'existaient pas encore et qui auraient pu être empêchées, qui auraient dû ne jamais être, qui auraient dû être à jamais fausses mais qu'il allait créer lui, lui seul, non pas par vengeance mais par une nécessité cruelle qu'il voulait sans vouloir, qu'il ne voulait pas mais qu'il voyait au loin, comme un vaccin pour l'avenir.

Il recommença à marcher et je le suivis, dans cette attitude qui allait devenir une norme entre nous, lui toujours devant, recevant la lumière mais également seul visible et moi derrière lui, dans son ombre à jamais et profitant de cette dernière pour connaître le chemin le plus sûr car déjà pris par lui, invisible pour ce qui se trouvait devant et qui s'écraserait sur lui, mon rempart, le rempart face à tout ce qui aurait pu être et qu'il ne voulait pas voir devenir vrai.

Après ce moment, Louis débuta une nouvelle transformation. Lui qui avait toujours été solitaire et regardé les personnes de notre âge avec un regard mêlé d'incompréhension et de douceur rechercha leur compagnie avec l'avidité de l'enfant qui veut se faire remarquer des plus grands. Cependant, sa nature ne pouvant être effacée ni même oubliée tant par lui que par ceux qui le connaissaient, il

décida de jeter son dévolu sur les groupes plus âgés qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Cette attitude et ses objectifs le portèrent tout naturellement vers les mouvements les plus extrêmes de la pensée. Heureusement, sa volonté d'observation et de compréhension ainsi que la nécessité de demeurer le plus invisible possible concernant les changements qui orchestraient sa vie le firent en premier lieu fréquenter des milieux où je n'étais pas terrorisé d'entrer.

C'est ainsi qu'à l'âge de seize ans nous fûmes tous deux des membres assidus de trois groupes de discussion religieux fondamentalistes différents et d'une soi-disant *association* dont l'objectif non-avoué était de parvenir à prouver la supériorité de la race blanche sur les autres.

J'avoue qu'il me fut souvent difficile de garder mon plein sérieux face aux propos, pour ne pas dire aux inepties que les personnes que nous côtoyions pouvaient proférer, et je pensais alors que leurs mots et les idées qu'ils véhiculaient ne pouvaient avoir de sens que dans l'esprit de personnes recluses, désenchantées du monde ou corrompues par une vie de misère; aussi, nous retrouver au milieu d'eux, entendre déblatérer des mots de haine, des mots d'infériorité, des monologues glapis par des bouches qui bavaient d'immondices était à chaque fois comme d'entrer sciemment dans un cauchemar qui ne pouvait devenir réel ou de jouer dans une pièce de théâtre que Ionesco ou Bernardt aurait construite autour de moi sans prendre la peine de me séparer des acteurs, alors que Louis écoutait. Louis écoutait et tout son visage s'illuminait aux mots qui étaient dits et les discoureurs l'observaient et parfois lui parlaient directement et il acquiesçait et il applaudissait! Mais lorsque ces marées de sons s'estompaient et que nous retrouvions les courants du dehors Louis n'était plus qu'un spectre qui murmurait les poings serrés.

«Est-ce vrai? Tout cela était-il réel? Dis-moi... dis-moi que c'était faux...! Je t'en prie...» comme une litanie, comme une respiration.

Je ne doute pas que peu croiront ces mots. Ceux qui ont souffert des privations et des répressions qui eurent lieu sous le diktat de Louis ne le pourront sans doute jamais. Cependant la vérité est souvent ainsi. Si la subjectivité est

la vérité, elle est, en même temps, l'erreur. C'est l'interdépendance des subjectivités entre elles qui dessine le réel le plus proche de lui-même. Ma subjectivité a autant de valeur que la vôtre, et ces éléments que je vous offre peuvent sembler en totale opposition avec votre réel. C'est pour cela que vous refusez tout ce que j'ai déjà écrit et que vous refuserez sans doute ce qui suivra. Cependant, tout cela est vrai, je peux vous l'assurer.

Pourquoi est-ce que je tente de me justifier de nouveau ici? Parce que ce que je m'appête à écrire le justifie.

Louis avait dix-sept ans ce jour. Il les avait depuis peu. Nous étions au lycée. La belle saison commençait tout juste à dégriser l'ambiance flétrie d'un hiver qui avait été particulièrement rude et nos camarades réinvestissaient les pelouses et les parterres, se désaltéraient de la vie qui renaissait et s'extasiaient des corps qui s'offraient de nouveau aux rayons du soleil.

Mais pas Louis.

Ce jour-là je le trouvai dans les toilettes des hommes face à un miroir qui reflétait son propre reflet issu du miroir qui se trouvait derrière lui et ainsi de suite, créant un effet de tube qui semblait creuser la réalité jusqu'aux confins de l'éther. Malheureusement ce n'était pas dans la contemplation du vaste univers que se trouvait mon ami dans l'enfer de l'humanité. Il était là, se regardant dans les yeux depuis un temps que je ne pouvais connaître, et il me semblait qu'il était en train de se parler sans que je puisse savoir si c'était vrai ou non. Je restai donc statique, le dos appuyé sur la porte afin de pouvoir sentir si quelqu'un voulait rentrer et de cacher la vue de mon ami à quiconque aurait voulu fouiller le lieu, et je l'observai. Je remarquai les mouvements de ses doigts qui me rappelèrent ceux que j'avais observés lorsque nous étions enfants et le mouvement erratique de ses yeux, mais bien que j'avais peur pour lui, je ne fis rien. J'étais fasciné par le spectacle de cette anagogie supposée qui l'avait tellement absorbé que mon arrivée dans le lieu n'avait, m'avait-il semblé, eu aucune conséquence sur son comportement. À quoi pensait-il? Où se trouvait-il? J'avais déjà eu l'opportunité de le voir s'enfuir en lui mais c'était la première fois qu'il semblait

s'être évadé à ce point, aussi avais-je décidé que je devais rester, qu'importe le temps que cela durerait, car je savais qu'à son retour il allait falloir que je fusse là, car chacun de ses épisodes était invariablement suivi d'une crise dont la profondeur était relative à l'intensité de sa réflexion.

Combien de temps restai-je ainsi? Je ne saurais le dire. Certainement plus d'une heure mais je ne peux le savoir. Lorsque rien ne bouge, lorsque l'esprit ne peut se fixer sur rien, le temps cesse d'exister, il devient un concept vide. Les minutes s'effacent. Les proportions se déchirent. L'éternité s'affole et le présent se fond dans la continuité, comme un nouvel univers qui remplirait l'ancien. Ce n'est que lorsque mes yeux se fixèrent sur la teinte nouvelle des objets pour devenir elle-même l'espace et que les ombres étendues semblèrent sur le point de remplir cette pièce où nous nous trouvions que je compris que le temps était passé tout autour de moi et de lui et que Louis sembla reprendre vie et commencer à parler.

«Cliché n'est-ce pas, de trouver quelqu'un face à un miroir et se demander s'il s'interroge sur son identité. Je ne te mentirai pas, c'était bien ce que je faisais mais pas comme tu te l'imagines.

«Savais-tu, reprit-il après une courte pause et sans cesser de se regarder lui-même, que si tu regardes suffisamment longtemps dans les yeux d'une personne ton cerveau commence à déformer la réalité? Il crée des monstres. Il plie la réalité. Comme si tu n'étais plus vraiment dans le réel. Dissociation. C'est le mot qu'ils utilisent. Cela provient du fait que les neurones diminuent, voire arrêtent d'émettre leur signal issu du réel, ce qui par extension pervertit l'environnement. Le monde ne change pas. Ce n'est que le message qui change.»

Encore une fois il m'avait perdu. Je ne comprenais pas où il voulait en venir. La réponse vint à moi juste après.

«Le message. L'interprétation. Comment nous plions la réalité dès que nous essayons de la comprendre. Tenter de comprendre revient à diminuer, à pervertir. On ne peut pas comprendre. C'est impossible! Mais même si on ne peut pas comprendre l'extérieur, on peut toujours tenter de comprendre l'intérieur, de se comprendre soi! Mais même cela est impossible. On n'est conscient que du mouvement des vagues et

pas des courants qui nous animent. On voudrait connaître de quoi sera fait demain, mais on ne peut que le prévoir.

«À cause de cela, à cause de l'immensité qui nous entoure, les gens sont perdus. Ils sont perdus dans le monde et ils sont perdus en eux. Tout est si complexe. Avant, tout était naturel, modelé par une main que l'on ne connaissait pas et c'était Dieu. Dieu était la solution à l'incompréhension et tout allait bien car c'était normal de ne pas savoir.

«Mais maintenant que tout le monde est sous la coupe de l'humain et que tout ce qui est provient de ses doigts, il est devenu impossible de se réfugier derrière Dieu pour justifier son ignorance. Dieu n'est pas derrière l'ampoule qui s'allume. Dieu n'est pas dans la voiture. Dieu n'est pas dans ce système qui fait que celui qui se croit le meilleur est remplacé par un autre autre, un autre étranger. Non! Dieu n'est pas là pour murmurer que le monde est ainsi fait et que tout est pour le mieux. Alors on trouve autre chose pour compenser, et cet autre chose tient en trois mots: *moi je sais*.

«Tu as remarqué comme les personnes qu'on a rencontrées sont promptes à dire cela, à utiliser le verbe *savoir* en permanence. Elles savent. Elles savent pourquoi une personne est meilleure et une autre ne l'est pas. Elles savent où sont les mensonges et où est la vérité. Et elles savent. Ô! Oui elles savent qui mérite d'être et qui ne le mérite pas, et souvent, ceux qui méritent les honneurs sont ceux qui sont comme elles. Elles le savent car elles sont identiques et ainsi leur monde devient comme elles et elles deviennent le monde! Et tout est fini! Plus rien ne peut leur faire peur ni les détourner de la vérité car toutes les solutions se trouvent en elles. Elles savent parce qu'elles savent.

«C'est ça le problème. L'interprétation est devenu leur monde. Il n'y a plus d'extérieur, plus de Dieu ni d'autre ni d'incompréhension. Tout est stable. On pourrait croire qu'elles sont peu nombreuses ces personnes, qu'ils ne sont personne dans notre monde. Si seulement...»

Il replongea dans le silence jusqu'à ce que je m'approche de lui et lui propose de sortir. C'est alors que, repoussant ma main, il me regarda pour la première fois dans les yeux:

«Tu as pourtant raison. Comme toujours tu as compris. Ce n'est pas avec eux que je trouverai la réponse. Ce n'est pas dans l'extrême que se trouve la voie. C'est dans l'ignorance des masses qu'il faut aller, dans les outils qui les contrôlent et qui les forment, dans le noyau de leur être qui entend tous ces discours sous-entendus sur la poursuite de l'instinct et des réflexes de la pensée, dans ces personnes qui doutent de tout ce qui leur est prouvé tant que ce ne vient pas d'elles. C'est dans l'administratif et les média que tout est. Comprendre les délaissés est une chose mais se faire entendre par eux, c'est là où il faut aller.»

Il semblait avoir fini de parler mais il ne me lâcha pas pour autant. Plus que cela, à son contact visuel il ajouta la pression de ses mains sur mes bras et me regarda dans les yeux pendant dix secondes qui furent comme des heures! Et je sentais encore une fois la chaleur de son corps qui semblait bouillir et il me chuchota des mots qui furent comme des grognements:

«Je vois mon monstre. Je le vois à présent. Il est tellement humain qu'il en est terrifiant! Et c'est très bien... c'est parfait... c'est parfait.»

Il me lâcha et refit face au miroir, dans cette même attitude qu'il avait lorsque je l'ai trouvé.

«Toi monstre, dit-il à son reflet, tu existeras; tu prendras ma place et tu seras observé et suivi jusqu'à ce que tu sois attrapé et tué, car c'est à ça que les monstres servent. Les deux seules différences seront que tu seras plus réel que tous les monstres avant toi et que la chasse qui aboutira à ta mort ne sera jamais oubliée. Je m'assurerai de cela.»

Ses lectures encore une fois changèrent. L'histoire fut délaissée pour les auteurs de philosophie du pouvoir et de la communication, des livres si complexes que de nouveau nos professeurs s'en émerveillèrent, à tel point qu'ils vinrent, de plus en plus souvent, de plus en plus nombreux, pour le questionner sur ses choix d'avenir, et face à ses réponses certains s'engagèrent à l'aider à prendre la *bonne* décision. C'est ainsi que lors de la remise de nos diplômes et de la nécessité du choix d'une université, Louis fut harcelé par des cohortes d'individus qui lui proposèrent des financements

complets dans leur institution, des promesses de ressources irrationnelles, une reconnaissance internationale et des possibilités de carrière infinies. Tout. Il était au centre d'un tourbillon qui lui offrait tout. Et j'étais à côté de lui; là où il regardait je regardais aussi. Je regardais cette parade incessante de dirigeants et de responsables habillés exactement de la même manière, arborant le même sourire et se présentant du même mouvement impeccablement précis répété durant toute leur vie, énonçant avec cette aisance que procure la pratique assidue face au vide du miroir des paroles qui tintaient comme des douilles frappant le sol et je voyais Louis leur sourire, accepter les mains tendues et saluer de mots de respect chacun d'eux aussi parfaitement que s'il avait été l'un d'eux. Lui qui avait toujours fui ces ersatz les accueillait et s'entretenait avec eux, plein d'assurance et de miel, voyait avec eux les avantages à se rendre dans leur université et comparait, dirigeait les débats, orchestrait tel un général les troupes qui s'agglutinaient sous ses paroles. Et toujours à la fin revenait comme un refrain la même question qui sonnait à mes oreilles telle une mauvaise blague:

«Mon ami serait-il lui aussi accepté?»

J'avais voulu protester la première fois mais il m'avait arrêté d'un doigt entre lui et moi et m'avait dit en guise d'impératif: «Tu m'as promis.» Et c'était vrai. C'était on ne peut plus vrai. Mais je me sentais si loin de ces espaces. Jamais je n'avais pu accomplir la moindre des prérogatives nécessaires pour entrer dans ces écoles. Louis était aussi brillant que toutes ces personnes se l'imaginaient. Plus même. Mais pas moi. Pas moi. J'avais eu toutes les difficultés du monde à parvenir à me distinguer du médiocre et pourtant, lorsque son choix fut fait et qu'il prévint ladite institution, prestigieuse entre toutes, de son désir de les rejoindre, je reçus moi aussi le sésame tant convoité par les plus riches des parents, comme cela, parce que c'était Louis.

Il fut intégré dans la faculté des sciences politiques et de la communication. J'allai en langues. C'était mon choix, le seul où je me sentais un temps soit peu à mon aise, bien que, je peux l'admettre à présent, je dûs cette

orientation aux intérêts de Louis dans ce domaine.

«Je te le demande, et je sais que c'est mal, mais j'aurai bientôt besoin de quelqu'un en qui je pourrai avoir pleinement confiance et je veux que ce soit toi. Fais-moi confiance.»

Je lui faisais confiance. J'eus raison. D'un point de vue académique les années que je passai à développer mes capacités furent difficiles, mais j'aimais ça. Je devais travailler deux à trois fois plus que les autres pour parvenir à une excellence relative, mais ce n'était rien face aux intenses sessions que Louis s'infligeait au quotidien. Je me couchais toujours avant lui et me réveillais pour le trouver attablé face à ces livres qu'il dévorait. Tous y passèrent, toujours dans notre langue. Jamais dans une autre. Il refusait de lire les mots qui auraient été traduits ou de lire une autre langue que la sienne. C'est alors que je compris une partie du plan qu'il avait pour moi et que tout le reste, les devoirs, les tests, les lectures et le développement personnel du savoir devinrent une part des nécessités de l'existence. Durant ces premières années, bien que nous vivions sous le même toit, nous ne nous voyions pour ainsi dire jamais. Le savoir était ma seule compagne. Pour Louis il était plus que cela. Je m'autorisais certains moments de repos, des temps où je délaissais les mots écrits pour partager du temps avec mes camarades de classe, mais pas Louis. Lorsque je revenais, rien ne semblait avoir changé. Seules des pages avaient été tournées. Il ne m'en tint jamais rigueur. Il n'était pas ainsi. Il ne me retenait pas prisonnier; il ne voulait emprisonner personne. Il ne voulait que le bien.

Un jour, nous eûmes une conversation sur le bien qu'il voulait. Je ne connaissais pas encore son projet bien qu'il fusse sans doute bien avancé dans son esprit, aussi je pense que nous en discutâmes, mais je ne peux être sûr. Ce fut lorsqu'il m'énonça la phrase de Christopher Dawson: As soon as men decide that all means are permitted to fight an evil, then their good becomes indistinguishable from the evil that they set out to destroy».

C'était un soir. Je le trouvais immobile, légèrement plus droit qu'il ne l'était normalement lorsqu'il lisait, observant son livre comme on regarde un fauve prêt à bondir.

Il était encore tôt, aussi me hasardai-je à le questionner sur son état, ne l'ayant pas vu depuis mon départ pour mes cours. Il tourna la tête vers moi et je vis que ses yeux étaient emplis de tourments. Je m'assis à son côté et lui demanda de se confier à moi, mais il ne le voulut pas. Il devait encore réfléchir, penser, séparer le grain de l'ivraie. Je me couchai sur cette inconnue.

Le lendemain matin, je découvris sur la table de la salle qui nous servait tour à tour de lieu de travail et de repas une note qui m'enjoignait à le retrouver devant le bureau d'un des professeurs d'éthique politique que Louis tenait en grande estime. C'était un homme simple et de grand savoir dont l'humilité avait tatoué le visage et la voix. Il parlait avec une douceur qui contrastait sans commune mesure avec les propos qu'il tenait. Louis m'avait souvent dit que ce contraste révélait chez cet homme une volonté d'amendement qui témoignait d'horreurs au moins vécues, aux pires perpétrées. Ce deuxième point me semblait impossible venant de ce petit homme au sourire timide qui n'aurait pas pu même donner une note passable à un devoir qui aurait mérité d'être refait, mais pas pour mon ami.

Face au bureau, je me retrouvai seul. Je n'eus cependant pas le temps de m'interroger sur un possible malentendu. La porte en face de moi s'ouvrit juste alors et au travers de l'entrebâillement la silhouette du professeur m'invita à l'y rejoindre. Installé dans un des vieux sièges au cuir craquelé qui punctuaient la pièce, je lui demandai s'il savait où Louis se trouvait. Il me répondit avec amabilité qu'il s'était absenté pour récupérer un livre à la bibliothèque et qu'il serait de retour d'ici peu. S'en suivit un court moment de silence qui témoigna de l'hésitation à la discussion que deux parfaits inconnus expérimentent quand l'existence les met en contact. Peu après, le professeur rompit le silence par des questions sur les banalités de mon parcours étudiant, sur mes attentes et mes projets. Je n'avais qu'une idée vague de tout cela. Je ne savais qu'une chose, que Louis avait une idée et que sa réalisation requérait mon plein potentiel. Je ne pouvais pas dire cela, aussi ai-je énoncé mon intention de devenir interprète, car c'était ce qui me semblait le plus prestigieux et le plus ambitieux. À ce mot son visage s'illumina. Il trouvait cette

idée fabuleuse pour une personne de mon âge et s'émerveilla que deux personnes si intelligentes fussent si proches et si déterminées. C'est alors que commença un quasi monologue sur les qualités de mon ami que je ne ponctuai que de hochements de tête approbatifs qui aurait, me sembla-t-il, pu durer aussi longtemps que ce jour si après quatre minutes fébriles en laudatifs de tous genres Louis n'avait frappé à la porte et n'était entré, un livre immense entre les mains, coupant par la même ce déchaînement en développement. Il s'assit lui aussi dans un des profonds fauteuils, ouvrit le livre et en cita quelques extraits. C'était un livre qui compilait les articles, nombreux, qui avaient été écrits avant, pendant et juste après la deuxième guerre mondiale. Louis l'avait sans doute lu alors que nous n'étions encore que des enfants. Les extraits qu'il citait étaient tous en rapport avec Hitler et son contingent de proches et mettaient tous en avant les comportements déviants de la population allemande de l'époque, et les crimes qui furent commis. Nous n'avions jamais parlé de ce sujet. C'était un sujet qu'il s'était toujours refusé d'aborder avec qui que ce soit si ce n'était avec lui-même. Même pendant les quelques cours d'histoire que nous avions eus sur ce sujet il s'était toujours étrangement abstenu, et j'avais pu constater sa douleur, ses larmes immobiles qui avaient fait saillir ses yeux tandis que les atrocités du monde d'hier se déversaient dans sa mémoire.

Mais ce jour fut différent. Après avoir lu ces différents articles, il parla, interrogea et argumenta avec le professeur dans une joute dont la cadence me plaçait bien au-delà de toute possibilité de participation, ne connaissant ni les auteurs, ni les ouvrages auxquels ils se référaient. Ils parlèrent pendant près d'une demi-heure, peut-être plus sur ce rythme infernal pour le pauvre mortel que j'étais, puis ils ralentirent et se turent, non pas par manque de savoir mais par volonté de bien choisir les mots qui allaient suivre. Ce fut le professeur qui reprit la parole en premier et qui par cela amorça la conversation qui, à mon sens, eut le plus d'importance en ce jour.

«Vous pensez donc, mon jeune ami, que les cicatrices de la seconde guerre mondiale, tant dans les comportements idéologiques que dans ceux que les populations se permirent alors, ne furent pas assez profondes, que l'humanité peut et

a presque oublié et re-sombré dans un monde analogue malgré l'horreur que cette période représente en elle-même?»

- En effet. Ces six années de guerre et ces dix ans de fascisme ont peut-être marqué la terre et les lois mais ils demeurent rattachés au bas mot à une nationalité, au mieux à un temps, et non pas à l'humain.

- Mais que dire alors de toutes ces personnes qui participèrent, qui vécurent qui subirent ou qui moururent? Il s'agit de millions de personnes réelles et de dizaines de millions de personnes potentielles par résurgence, sans compter les récits qui furent faits, les témoignages, ou la conduite du monde après cela. Nous sommes tous les fruits d'Auschwitz. Pensez donc à toutes les réflexions qui naquirent de ces témoignages, la reconsidération des notions d'acteurs et de responsable, la volonté de souvenir et de culpabilité profondément ancrée dans notre monde. Tout cela fait partie de notre monde et ne pourra jamais plus en être extrait. Le summum du bon qu'était la morale divine a été remplacé par le summum du mal et cela ne pourra jamais être oublié, car ce mal a désormais un nom issu de l'histoire humaine.

- J'imagine, questionna alors Louis en réponse, que vous êtes familier des travaux de Lyotard. Il reprit les questions révisionnistes pour mettre en avant un paradoxe logique. Il se demanda comment savoir si les exterminations eurent lieu, si tout ce qui fut dit ne fut pas que mensonge. L'existence des chambres à gaz ne pourrait, selon sa logique, être réellement prouvée que par ceux qui ont fait l'expérience de ces chambres, qui ont vu qu'elles tuaient au moment où elles tuaient. La seule vraie preuve de cela viendrait donc de celui qui a tué pendant cette période par leur biais, ou alors de celui qui a lui-même expérimenté, subi leur usage. Dans ce cas-ci, cela impliquerait que l'on est mort, ce qui empêche le témoignage, et le premier de ces cas est lui aussi impossible à prouver, car les individus en question sont tous morts. Il ne reste que la parole transmise, mais est-ce que cette parole est vraie, est-ce qu'elle exprime la vérité ou est-ce que cette histoire est en réalité un mythe moderne? Ceux qui ont tué et ce qui a tué n'existent plus dans le présent. Ils sont devenus des concepts, des fantasmagories.

- Voulez-vous insinuer que l'éloignement peut créer une révision de l'histoire, demanda le vieil homme, visiblement intrigué par les arguments de Louis, malgré l'abondance des témoignages qui s'opposent à cette possibilité? Le témoin peut mourir mais son histoire demeure à jamais. «Chaque témoignage nous parle au-delà de ses mots, au-delà de sa mélodie, comme l'accomplissement unique d'un chant» pour citer Felman.

- Mais ces mots proviennent de l'autre. Ils ne viennent ni du présent ni de ceux qui vivent. Ils existent et racontent mais leur existence et l'histoire qu'ils expriment existent de moins en moins et continueront de pâlir jusqu'à ce qu'un jour leur dissolution soit si grande que leur goût disparaîtra, que tous les oublieront et que tout recommencera, encore et encore.

- L'Histoire n'est pas un cycle éternel. Le progrès humain et la morale nous empêchent de sombrer dans la redondance. L'histoire est eudémoniste et non abdéritique.

Louis ouvrit la bouche, puis la referma. Il voulait dire quelque chose mais s'en abstint. Il me dit plus tard que de nombreux contre-arguments lui étaient venus mais qu'il s'était contraint à garder le silence afin de ne pas s'écarter du thème de la conversation.

«Les transitions des gouvernements, me dit-il plus tard, est une idée aussi vieille que la Renaissance italienne et s'est développée au travers des travaux de chercheurs et d'intellectuels comme Strauss et Howe qui mirent en valeur la redondance des concepts d'opposition au système en place. Le communautarisme qui mène à l'expression de l'émancipation de l'individu qui mène à une volonté de rapprochement de l'autre qui mène à une recherche de l'autonomie et *caetera*... ces faits existent, sont visibles mais peu considérés à cause de toutes les variables qui doivent être prises en considération et qui brouillent la certitude des facteurs déclencheurs. Je pense pourtant que cette idée est vraie et qu'elle peut s'appliquer aux comportements des individus et des civilisations. Ma popularité croissante est une preuve supplémentaire: face au libéralisme omniprésent je n'ai eu qu'à évoquer l'idée de rassemblement structuré sur un accroissement de la notion de communauté et d'identité nationale pour que tous m'acclament,

malgré les horreurs et la douleur qui furent accomplies pour ces mêmes causes. Je suis devenu ce que je suis car je représente l'opposition, la séparation face aux erreurs qui sont les plus aisément identifiables car les plus proches de notre présent que la société veut fuir. Les preuves multiples que le passé contient n'ont pas poussé les individus à assainir l'air vicié qui plane sur leur cité. Ils ne l'ont que balayée d'un coup d'éventail sans chercher à remplacer les cheminées. Et l'air peu à peu est redevenu poussiéreux, me permettant de devenir ce que je suis.»

Ne le voyant pas répondre, le professeur, se trompant sur l'origine de son mutisme, le félicita avec vigueur de son savoir et de son argumentation, non sans lui rappeler le danger inhérent aux propos qui pouvaient être perçus comme révisionnistes, puis en le comparant à ses étudiants les plus avancés dans leur cursus. S'en suivit un reste de conversation au paternalisme touchant et une invitation à poursuivre cette discussion ou une autre quand il aurait plu à Louis.

Nous le quittâmes et pendant le trajet de retour mon ami demeura silencieux jusqu'à ce que, patientant sur le bord d'une rue que les voitures parcouraient avec la frénésie du temps qui s'évade, un vieil homme à la peau burinée ne passât à notre chevet, une casquette élimée tendue devant lui dans laquelle des pièces aussi maigres que ses doigts tremblaient sans qu'un son ne s'échappe d'elles. Instinctivement nous portâmes la main à nos portefeuilles afin d'aider ce malheureux lorsque trois hommes entourèrent le vieillard, le harassant de leur présence. J'eus une seconde d'hésitation. Pas Louis. Il s'élança vers eux et les repoussa avec précision, leur signifiant de laisser en paix cet homme déjà accablé par la vie. Ils ne se laissèrent pas faire. Ils se désintéressèrent de leur proie première et encerclèrent Louis, le toisant de leur supériorité numérique, l'attisant de touches répétées afin qu'il les provoque en retour et qu'ils puissent se justifier de la violence dont ils débordaient. Et cela dura, dura, dura sans que quiconque ne réagisse. Nous étions douze, peut-être plus, mais pas un ne bougea. Pas même moi. Incapable de ne pas regarder et pourtant dévoré de honte face au poids de ma présence passive

je priai pour qu'une personne intervienne, qu'un pas, un simple pas soit fait pour qu'à mon tour je m'élançais au secours de Louis, mais personne ne bougea; tous avaient les yeux baissés, tous nous étions des spectateurs désireux d'invisibilité, stupéfaits par notre propre peur de nous retrouver à sa place, d'être le traqué, le molesté, la victime, jusqu'à ce que le signal lumineux soit donné, que l'ordre soit lancé et que toutes ces personnes aspirées par l'autre bord et la sécurité qu'il promettait ne se mettent en marche, me laissant seul devant ce spectacle que je ne pouvais fuir, alors je ne pus plus reculer, alors je m'élançai, d'un bond je fus sur eux, le bras tendu je me saisis de l'épaule de Louis et d'un coup je m'attirai à lui. M'insérant dans cette cage je devins non pas la victime mais le soutien qui était nécessaire pour que de faible Louis devienne fort et visible.

Nous voyant ainsi querellés, une, deux puis trois autres personnes qui se dirigeaient vers nous s'arrêtèrent et se joignirent à notre groupe ainsi formé. Dans l'instant les attaques cessèrent et cette troupe en prédation qui avait semblé si dangereuse l'instant d'avant se rétracta et disparut comme si rien de tout ceci n'avait eu lieu.

Ainsi sauvés nous nous tournâmes vers le vieil homme, qui durant tout l'affrontement s'était terré derrière mon ami, afin de lui apporter le réconfort que nous avions voulu lui offrir, lorsque je remarquai les larmes épaisses qui ruisselaient sur ses joues fissurées. Louis le vit également et s'approcha pour rassurer le vieillard, mais ce dernier le devança: il lui prit les mains et les embrassa comme un condamné l'aurait fait de son sauveur. Ce spectacle, à la fois touchant et dérangeant dura et dura jusqu'à ce que Louis retire de ses mains la pression de son obligé et ne lui demande de cesser ce qui n'avait aucune raison d'être. Mais le vieil homme continua comme si les mots de Louis n'avaient eu aucune valeur; il tomba à genoux, les mains tendues vers le corps de son seigneur, les yeux transportés par l'extase de celui qui est redevenu homme, il le loua, le combla de caresses et de pleurs, lui jura fidélité, une servitude infinie pour peu que Louis accepte de l'accueillir dans sa demeure et qu'il soit son maître.

À ce mot le corps de mon ami fut saisi d'un tremblement

que je ne connaissais que trop bien et je crus que l'irréparable allait se produire mais il n'en fut rien. À la place Louis se baissa pour mettre son visage au niveau de celui du mendiant, lui prit le visage entre les mains et lui dit, les yeux agités par la colère: «Je ne t'ai pas défendu pour que tu sois un chien! Je n'ai pas besoin d'un chien. J'ai besoin d'un homme. Maintenant pars, avant que je ne te batte comme un chien.»

Jamais voix aussi froide et menaçante n'était sortie de ce corps et le mendiant précipité dans un torrent de peur s'enfuit sans se retourner jusqu'à ce que la foule l'avale et l'efface de ma vue.

Louis se redressa alors avec lenteur, le visage impassible et lourd d'une blancheur cadavérique et recommença à marcher. Toutefois, quelque chose de différent l'accompagna dans sa démarche, une sorte de boitement de la jambe droite qui faisait traîner son pied et frottait le sol et ne le quitterait plus jamais.

Du trajet Louis ne dit mot, et ce malgré mes regards soutenus et mes tentatives réitérées de croiser son regard. Ce ne fut que chez nous que son armure de mutisme se brisa et l'entraîna avec elle. Il s'affala sur le sol contre le mur et, les mains pressées contre son propre visage, il pleura à son tour.

«Pourquoi?! Pourquoi?! Pourquoi?! Pourquoi est-ce que ça existe encore?! Pourquoi la haine et la misère existent encore?! Pourquoi?! Pourquoi hurla-t-il en se frappant l'arrière du crâne contre le mur qui le soutenait. Tu sais ce qu'ils m'ont dit, les imbéciles qui voulaient le maltraiter? As-tu une idée de ce qu'ils m'ont dit?! Ils ont dit qu'il ne valait pas la peine, que c'était un violeur, un meurtrier, un sous-homme comme tous ceux de sa race! Ils m'ont dit qu'il fallait le crever! Qu'il fallait tous les crever! Ils m'ont dit que j'étais la honte de ma race! Pourquoi?!»

Il continua de répéter ce mot encore et encore devant moi, et encore une fois je ne savais pas quoi faire. Je n'avais aucune réponse, aucun mot qui pouvait apaiser sa folie. J'étais faible, inutile face à cette question et pour mon ami.

Et puis les bruits cessèrent et sa voix devint de verre:

«Mais ce n'est pas ça le pire. Le pire est venu de moi. Quand le vieil homme m'a dit *maître*, Je l'ai vu mort. Je me suis vu le tuer. Mais mains se sont posées sur son visage et mes pouces ont écrasé ses yeux jusqu'à ce qu'il s'effondre. J'ai encore la sensation sur ma peau. J'ai encore le bruit de ses globes oculaires qui éclatent dans ma tête. C'est comme de la gelée qui se fraye un chemin dans un espace trop étroit... c'est pour ça que je lui ai fait peur, pour qu'il puisse vivre.»

Ses yeux fixaient le néant devant lui. Ses doigts faisaient le même mouvement, ce même mouvement qu'il venait de me décrire. Dix. Vingt. Cinquante fois il le répéta. Dix. Vingt. Cinquante fois j'eus la nausée mais jamais je ne me détournai. Je le regardais. Je mourais avec lui. C'est alors qu'il prononça la phrase de Dawson.

«Je connais ces mots depuis mes neuf ans, me dit-il. Le jour où tu me trouvas sur mon lit, c'était à cause d'eux. J'étais abattu par ces mots, dévoré par la douleur d'imaginer puis de comprendre que ce que Dawson avait dit pouvait être appliqué à toutes les révolutions de tous les pays et de toutes les époques, que leur recherche de paix et de liberté, puisqu'elle s'est accomplie dans le sang, était devenue le mal, l'horreur, et qu'en cela elle n'a pu que faire naître cette même volonté de combat chez l'autre, le même désir de changement qui à son tour s'est changé en violence et encore et encore et encore et sans fin. Il n'y a eut aucune fin à cela. Nous sommes les enfants de cette roue infernale. Nous avons hérité de la violence de nos ancêtres. Nous sommes prisonniers d'elles et aujourd'hui je l'ai sentie en moi. Elle est là, dit-il en se frappant le plexus. Elle ne me quittera jamais.

Impuissant. J'ai l'impression que toute ma vie peut être résumée par ce mot. Je me suis souvent demandé si c'était pour cela que Louis voulait que je sois constamment près de lui mais il ne m'a jamais répondu à ce sujet. Il me disait toujours que je lui rappelais l'humain qui était en lui et qu'il ne devait pas oublier, mais il ne me disait jamais «oui» ou «non». Je pense que c'était oui, que c'était cette partie de moi qui lui permettait de m'accepter à ses côtés, car je ne pouvais pas l'aider et il ne voulait pas

l'être. Il voulait être seul, trouver les réponses seul, être le seul à être haï. Toujours seul, et moi en orbite, petit point gravitant autour de lui mais incapable de le toucher, si ridiculement insignifiant que ma présence ne pouvait ni l'arracher ni même le faire dévier du rôle qu'il avait choisi d'endosser, malgré ce qu'il savait devoir lui arriver. Mon héros, mon pauvre héros innocent et coupable, mon pauvre Perceval de Gracq... si j'avais dit un mot, si j'avais pu trouver un mot à dire, t'aurais-je sauvé? Aurais-je sauvé tous ces gens morts par tes mots?

«Le mal, continua-t-il face à mon silence, et le bien... ce qui les départage est souvent perçu comme une question de point de vue mais c'est faux! Les personnes confondent la morale et la croyance, la croyance en la véracité de leurs pensées et de leurs conséquences. Ils se limitent aux processus corporels qui ont lieu en eux pour définir ce qu'ils jugent bon sans imaginer une seconde l'horreur qui s'écoule de leurs actions. C'est pour ça que Kant est si important dans la philosophie de la raison, car c'est lui qui exprima pour la première fois la nécessité de penser à l'autre et aux raisons initiales de nos actes pour en déterminer la portée morale. Mais si peu de personnes prennent cela en considération. C'est toujours soi avant l'autre, comme si le soi était l'échelle sur laquelle il fallait mesurer le monde. Mais l'autre existe. Il est partout, jusqu'en nous. Je est un autre. Mais ça... le monde ne le sait pas encore pleinement. Il le sait mais il garde cette idée loin de son monde, quelque part dans un recoin de sa tête afin de pouvoir se dire qu'il le sait, que cela a de l'importance. Mais pour beaucoup, l'appliquer est... inutile. Il faut qu'il apprenne les dangers de sa conduite. Il faut qu'il sache qu'il doit se dompter.»

Il ne parla plus ce jour. Il se leva, passa à mon côté, me mit la main sur l'épaule pendant une seconde sans me regarder et s'en alla vers sa chambre. Je restai là, transi d'une peur qui me parla sans cesse dès lors.

Plusieurs mois passèrent. La colère de Louis avait cessé de se manifester et moi, pris dans la perpétuité de mon monde, je l'oubliais presque. Presque. Parfois, un mot

prononcé me traversait les nerfs et faisait se hérissier les poils de ma nuque comme l'aurait fait un vent sinistre venu, si j'avais pu le savoir, des profondeurs du futur. Ces mots venaient de partout: d'un livre, d'une conversation inconnue, d'un murmure venu se cacher dans mon oreille. Partout... Ils venaient des nuances du jour ou des reliquats de mon enfance s'échouant au bord de ma conscience. Elle devint mon quotidien, une trame que je ne pouvais ni voir ni toucher ni sentir mais qui teintait tout, qui changeait le goût des aliments, qui déformait les lignes et les mots de toutes les personnes de qui je partageais le quotidien. Elle était avec moi pendant mes cours, pendant mes soirées, lorsque je lisais ou que je tentais de m'échapper de moi. J'étais prisonnier de cette peur sans pour autant l'être, car par elle je voyais ce que je n'avais jamais vu auparavant et grâce à cela je pus comprendre un peu plus mon ami, comprendre sa souffrance, comprendre ses espoirs et le sacrifice qu'ils requéraient.

Le dix-huit mars de nos vingt-quatre ans. La veille, Louis avait présenté une analyse sur le thème de l'entropie appliquée aux comportements humains. Basée sur les travaux de chercheurs internationaux visant à mettre en valeur la maximisation des connexions neurales comme révélateurs de la conscience et de William James sur le lien entre chaos et conscience, il avait développé tout un procédé qui avait pour but de lier comportement psychologique et sociologique et qu'il avait appelé l'entropie subjective; son idée était que l'humain refuse et embrasse le désordre, qui maximise la naissance de nouveaux liens conceptuels, et l'entropie qui se définit par l'absence de possibilités de ces mêmes liens selon la place qu'il occupe dans le milieu dans lequel il se trouve.

«L'individu conçoit dans un même mouvement de la pensée l'espace qui l'entoure comme un milieu qui doit lui permettre d'agir en toute liberté sans que cette liberté puisse s'appliquer aux éléments qui le constituent et les éléments qui constituent cet espace comme constitutif de l'espace sans que cette limitation ne s'applique à lui. Le chaos en tant qu'espace constitué d'éléments multiples possédant l'énergie nécessaire à la maximisation des possibles est concomitant avec l'entropie maximale que l'humain désire tout aussi

ardemment, car elle supprime la possibilité que l'individu soit sujet de forces qui le contrôleraient contre son gré. Cette perception destinale de l'environnement et entièrement libérale du soi est le premier facteur de destruction sociale car elle génère l'idée fausse que la société est un outil qui ne possède pas de réalité en dehors de l'utilité que l'individu en fait et qu'elle ne peut rien lui apporter. En termes kantien, la société ne pourrait ni ne serait une fin pour l'individu ou les actes de ce dernier. Elle ne serait qu'un outil pouvant être utilisé par lui et ne devant être utilisé sur lui.»

Sa proposition fut largement décriée par le public qui lui reprocha une vision pessimiste, voir déshumanisante de l'humanité. Il ne fit que peut de cas de ses impressions, qu'il m'avait dit le matin même être assuré de recevoir, et les utilisa même le lendemain.

Ce jour-là, la neige qui s'était maintenue pendant plusieurs semaines fondit sous les assauts d'un soleil printanier particulièrement vigoureux, révélant en son ventre exposé quantité d'immondices de toutes sortes. Les déchets avaient toujours eu sur l'humeur de Louis un effet dévastateur. Cette fois ne fut pas différentes des autres. Comme toutes les fois il pesta à haute voix. Comme à chaque fois il commença à ramasser toute ce qu'il pouvait, qu'il ait un sac ou non pour rassembler ses prises, et à la déposer dans les poubelles les plus proches. Cette entreprise fut fastidieuse car la quantité d'ordures à laquelle nous faisons face était importante et, sans gants, nous subissions la morsure de la neige. Mais cela n'arrêta pas Louis, et moi à sa suite je plongeai mes doigts dans la masse brunâtre pour en extirper ce que je pouvais, sentant sur mon échine le poids du regard des passants qui nous dépassaient sans daigner accorder une seconde de leur temps au ramassage de ces détritiques qui peuplaient le trottoir comme l'auraient fait les vestiges des barricades d'une révolution avortée. Mais nous ne disions mot. Nous agissions par conscience et non dans le but de pousser les autres à nous imiter, bien que je le voulusse, je l'avoue. À un moment, alors que Louis se dirigeait vers ce qui me semblait être un bidon de liquide pour voiture, un homme apparut et se dirigea lui aussi vers ledit bidon. Pendant une fraction de pensée je

crus mes espoirs devenir vrais, mais il n'en fut rien; l'homme passa à côté de l'objet en même temps que Louis et je le vis se tourner vers mon ami, mais il ne participa pas. Il articula des mots trop lointains pour qu'ils me parviennent, pénétra dans son véhicule et s'en fut, laissant à Louis le soin de ramasser l'objet et de le déposer dans le conteneur qui se trouvait à quelques mètres de lui. Lorsqu'il revint, je le questionnai sur les paroles échangées:

«Ce n'est pas à moi.» C'était ce que l'homme avait dit. «Ce n'est pas à moi» était sa justification pour laisser cet objet qui avait contenu un poison pour toutes formes de vie à l'endroit où il se trouvait, cet objet qui pouvait être ballotté par les vents jusqu'à la rivière la plus proche et apporter sa contribution à la pollution de la planète. Tout cela pouvait se produire en toute impunité pour cet homme car «ce n'était pas à lui». Ce bidon pouvait participer à la destruction de la faune du fleuve qu'il traversait sans doute chaque jour car il ne faisait pas partie de cette vie, il ne vivait pas dans ce fleuve, il n'était pas affecté directement par l'état de son eau, par la désertification de ses berges ou par l'intoxication de tous les animaux reliés à lui. Il ne pouvait voir ni sentir son propre corps peu à peu corrompu par la corrosion ou ses ressources alimentaires s'amenuiser d'année en année. Son monde ne subissait pas cela. Son monde restait le même, ou pire, son monde aurait été pollué s'il avait fait l'action de toucher cet objet. Ne pas voir, ne pas considérer cet objet était la chose à faire. La seule action valable. C'était la réalité. Leur réalité. Pour tellement de monde.

Mais pas pour Louis. Ce qui frôlait à peine le monde des humains ravageait chaque cellule de son être avec autant de précision que l'acide dissout les corps les plus vigoureux. Un mot, un regard pouvait transpercer l'humanité qui demeurait en son sein et le faire saigner d'un sang noir et puant qui teintait sa vie, ses pensées, sa vision de l'avenir. Tout.

Les conséquences de la déception sont intrinsèquement liées au sujet de cette même déception. C'est pour cela, c'est à cause de cela que je peux affirmer que Louis aimait l'humain comme jamais l'humain n'avait été aimé. Il l'aimait,

et c'est parce qu'il l'aimait que chaque manifestation qui s'opposait à cette image qu'il avait de l'humain était comme un millier de coups de poignards sur chacun des nerfs de son corps qui le faisaient hurler, de ces cris stridents qui arrachent à l'âme les soubresauts de la douleur, la vraie douleur, celle qui ne signifie rien d'autre que la mort de soi, la mort du soi, l'oubli de ce que l'on est, le vide qui absorbe sans jamais se remplir, sans jamais redonner. Cette douleur devenue torture que les survivants ne parviennent à décrire qu'à la négation: la négation de l'autre, la négation de la vie, la négation. Juste ça.

Il devait brûler. Toujours. Je le voyais et je ne pouvais pas comprendre alors que j'étais là. Il venait de faire face à l'incompréhensible qui génère l'affliction au-delà de toute mesure et je ne le savais pas.

Au lieu de cela, il bidon à la main, il se dirigea vers la poubelle et l'y déposa sans une larme ni un tremblement, comme si la conversation n'avait jamais eu lieu.

Puis nous quittâmes ce lieu que nous avions assaini autant que possible et nous marchâmes vers notre destination dans ce silence qui nous était si coutumier. Les voitures, les passants, le monde moderne glissait autour de nous et nous glissions en lui, moi perdu dans le vague de mon quotidien parsemé de mille éléments et Louis... autre part, jusqu'à ce que nous soyons arrêtés, sur le bord de la route, par la même vision, le même spectacle:

Devant nous se trouvait un homme. Habillé d'un pantalon gris qui aurait pu être celui d'un de nos enseignants et d'une chemise que les jours trop nombreux avaient élimée aux abords des manches et du col, il était vêtu d'une paire de chaussures brunes rayées à leur base et de lunettes rondes posées sur un long nez fin qui lui donnait un profil aquilin que des cheveux aux boucles grises couronnaient tel un vieil astronome échoué dans le temps, et dans ses mains, entre ses doigts usés par un froid encore trop récent, il tenait un morceau de carton sur lequel, dans une calligraphie impeccable, étaient écrits des mots simples:

J'ai perdu mon emploi, j'ai perdu ma famille, j'ai perdu ma maison. S'il vous plaît, aidez-moi.

Autour de lui les voitures passaient. Autour de lui les voitures s'arrêtaient. Pas une fenêtre ne se baissait. Aucune main ne se tendait. Comme une pierre au milieu du courant. Au loin une sirène résonna. Une myriade de lumières explosa, se rapprocha. Le flot s'écarta pour que passe la foudre puis se referma. Les sons s'effacèrent. Tout redevint normal: les voitures se déplaçaient, l'homme tenait son message. Inchangé.

L'heure vint pour nous de traverser. Nous étions plus d'une dizaine. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de *lui*, nous baissions les yeux. Nous murmurions. Nous nous isolions. Jusqu'à ce qu'il soit dans notre dos. Jusqu'à ce qu'il soit hors de notre vue. Alors nous nous redressions. Alors nous pouvions regarder au loin.

Louis n'était plus là. Il était avec l'homme. Il lui parlait. Plus de dix personnes et une seule avait eu le courage de ne pas l'ignorer.

Je les regardais. Je ne pouvais pas les entendre. Le bruit des voitures couvrait chaque mot.

Les minutes passaient.

Louis mit la main dans sa poche, en sortit l'argent qu'elle contenait, le tendit. L'homme avança la main, l'arrêta, articula une phrase. Louis remit l'argent dans sa poche. Ils se saluèrent. L'homme reprit son carton, refit face au mouvement. Il semblait différent. Louis passa à côté de moi, ne s'arrêta pas. Je le rattrapai, le sondai. Il me regarda sans fléchir.

«Si tu voulais savoir, pourquoi avoir regardé tes pieds?»

Il était en colère. Il avait raison de l'être. Peut-être un peu contre moi, surtout contre le monde. L'homme avec qui il avait parlé m'avait rappelé ces personnes que l'âge avait rendues sages et que les plus jeunes consultaient dans les moments de doute pour s'abreuver de leur savoir. Il m'avait rappelé ces vieilles histoires durant lesquelles le narrateur, entouré de sa descendance, contait récits merveilleux et légendes. Il m'avait rappelé Tirésias, le devin grec dont les yeux morts par le voeu d'Héra pouvaient transpercer le temps et exposer la vérité. Un être unique qui aurait pu m'apprendre ce que je n'ai jamais su et ne saurait jamais.

Mais je n'ai rien fait. Je l'ai regardé de loin comme on observe la lune ou soi-même au travers de ses souvenirs. Je n'ai rien fait par peur, peur de tendre une main ou de donner un mot. C'est cette peur que Louis me reprochait, cette inaction née de nous tous qui empêche la création et laisse place au rien. Elle était partout. Elle était en moi, en tellement de personnes! L'idée qu'une personne ne peut rien, qu'une personne noyée dans le monde moderne est comme un souffle qui se perd hors du temps était si courante. Les gestes de bonté étaient devenus des actes d'héroïsme, une main tendue pour aider celui qui souffre ou qui peine, comme cet homme qui trônait sur la berge bitumineuse, était une exception, un fait rare qui semblait être opposé à tous les codes de cet espace et de ce temps. Un regard ou un mot restait le plus souvent dans le domaine de l'imaginaire, lorsqu'il n'était pas tout simplement absent, considérés comme folie ou comme marque de faiblesse ou d'horreur, d'avoir ainsi envahi la vie de cette inconnue qui jamais ne pourra rendre ce qui lui aura été offert. Pourquoi? Pourquoi daigner extraire de soi quoi que ce soit si le fruit de ce don ne peut revenir pour amplifier notre propre vie? C'est cela que Louis ne pouvait tolérer. Ce qu'il fit durant tout le temps de son pouvoir était en lien avec cela: il plongea la charité dans l'illégalité, l'écrasa jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que mythe. Il utilisa l'individualisme, la xénophobie et la notion même d'égoïsme qui se trouvait en chacun des Élus et les rendit aussi communes que possible, il les porta aux nues pour que la souffrance que ces valeurs portent en elles s'enracine au coeur de l'avenir et ne déserte jamais plus les souvenirs de l'humain. Il voulut révéler que cette lourdeur de coeur, cette pesanteur dans les relations n'était pas simplement le fait des humains pris dans leur individualité mais un accord tacite entre l'être et son besoin de se sentir au-dessus des autres, que notre passé existe encore dans notre présent et que son abominable vérité peut resurgir si nous ne veillons pas et n'agissons pas pour l'empêcher de se répandre à nouveau.

Nous marchions dans l'ambiance lourde de ma culpabilité depuis plusieurs minutes quand Louis la rompit. Il m'expliqua que son humeur n'était pas due à ma seule faiblesse mais à

l'état du monde qui nous entourait et qui se révélait à lui. Sous l'épaisse neige d'un hiver pourtant doux se trouvait les débris d'une société qui était à l'image de ses actes. Pour chaque gobelet déposé sur la neige, pour chaque mégot de cigarette jeté au hasard des pas se manifestait la déliquescence morale et la souveraineté de ce qui était un adage de l'être encore animal: ce que je ne vois pas n'existe pas.

Tout reposait sur cela: les déchets, les souffrances, les idées de l'autre n'étaient rien s'il ne se trouvait pas en contact avec l'être. Le visible, le tangible par rapport à soi et selon soi et rien d'autre était l'unique référence car le monde était ainsi, que les individus au sein de leur propre famille ou dans la direction des états décidaient et façonnaient leur environnement selon ce qu'ils souhaitaient pour eux-mêmes. Ils ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre la douleur, la corruption qu'ils insufflaient dans le monde. Ou pire, même si ni Louis ni moi ne voulions accepter que cela fût vrai, à cause des implications que cette idée contenait, ces personnes agissaient à dessein, fondamentalement conscientes des répercussions de leurs gestes et de leurs mouvements, avec à l'esprit le simple but de contrôler l'autre car c'était ainsi qu'ils considéraient leur propre liberté, par l'absence de cette dernière chez l'autre. Nous ne pouvions le croire, mais à chaque fois que cette idée se présentait à nous, Louis ne manquait jamais de me dire que, dans l'éventualité de cette réalité, il ne pouvait que ressentir, non pas de la colère mais de la peine pour elles.

«Une personne si torturée par la peur de l'autre, si opprimée par l'idée qu'elle doit contrôler le monde entier afin de se sentir elle-même libre... peux-tu imaginer quelqu'un d'aussi triste? Mais pas n'importe quelle tristesse... C'est une tristesse invisible, sans couleur, sans forme, une émotion qui ne sera jamais vue ni ressentie, comme une solitude qui est là, tellement fondamentale qu'elle ne possède pas même un nom et qui ne deviendra vraie que lorsque cette personne emportée par la mort ne laissera dans l'histoire que le soupir de plaisir relâché par le monde au moment de son trépas.»

Et nous marchions, moi envahi par le regret de ne

pouvoir rien faire, et lui... il me rappelait les mots qu'il avait prononcés lors de sa conférence. Il me rappelait que la société était le rempart contre la sauvagerie de la nature et de l'homme, l'idée à la base de toutes les autres, la structure qui faisait de l'homme un humain et que cette idée se perdait à chaque fois qu'une personne, un geste ou une pensée avait pour but de limiter sans rechercher à développer.

«Car l'homme et la femme sont faibles. Ils sont conduits par des désirs nés il y a des centaines de milliers d'années, par des réflexes qui répondent à des stimuli depuis longtemps disparus. Le monde a changé par la main de l'homme mais l'outil qui contrôle la main n'a pas changé. Nous avons appris à utiliser chaque partie de notre corps mais pas la plus importante. Nous avons créé des objets qui nous donnent le pouvoir de tout modifier, de tout transformer, de corriger ce que la nature nous apporte et que nous ne voulons pas mais nous sommes incapables de contrôler l'ombre de notre propre être. Nous avons fait plier la matière selon notre bon vouloir jusqu'à ne plus la voir, jusqu'à oublier qu'elle existe mais nous n'essayons même pas de contrôler nos pulsions et aujourd'hui nous avons le pouvoir de détruire notre vie et tout ce qui se trouve autour de nous jusqu'à notre monde lui-même. La théorie du chaos nous a appris cela, qu'un simple geste, une pensée, peut affecter le monde sans retour.

«Mais pour comprendre cela, il faudrait que l'humain se détache de l'adage que la fin justifie ou ne justifie pas les moyens. Il faut aller au-delà de cela, bien au-delà de cela! Il faudrait que l'humain puisse comprendre le poids que ses actes ont dans le temps. Il faudrait qu'il puisse voir ce que la moindre de ses actions peut avoir de répercussions, ce qu'elles peuvent créer et ce qu'elles peuvent détruire, qu'il aille jusqu'à la limite de sa compréhension, non pas parce que nous le pouvons mais parce que nous le devons, car c'est devenu notre réalité.

«Il est temps que l'homme et la femme prennent conscience de leur pouvoir et qu'ils en aient peur, qu'ils soient terrorisés par eux-mêmes et qu'ils ne l'oublient jamais.»

Peu après, Louis déserta l'université. Ses professeurs en furent affectés. J'en fus meurtri. Pour la première fois de notre vie je me rendais chaque jour dans un lieu où il ne se trouvait pas, je suivais un chemin sur lequel il ne marchait pas. Le soir, sa silhouette s'esquissait brièvement le long des murs avant de s'estomper hors de mes regards dans des espaces qui m'étaient inconnus.

J'étais seul. Je n'ai jamais aimé la solitude. Dans la solitude je sens mes pensées courir en moi et mon sang me démange. Je voulus accompagner Louis où il allait mais il me l'interdit. Il devait y aller seul, agir seul, et je devais travailler, continuer d'apprendre car bientôt le jour viendrait où il aurait besoin de moi, entièrement.

J'étais seul et dans ma solitude ma vie devint aussi vide que je l'étais. Les cours que je suivais devinrent mon existence car il n'y avait que par eux que je pouvais sentir un souffle naître en moi, que la présence de Louis, comme un esprit qui faisait battre mon coeur, planait autour de moi. Mais hors d'eux je n'existais pas. Je errais entre les mondes, à la surface d'une mer qui pouvait, je le pensais, m'avalier tout entier et me dissoudre. Je me retrouvais parfois hagard et désorienté dans des lieux vagues où Louis et moi étions allés mais il ne s'y trouvait pas. À la place je faisais face à des visages impassibles et froids sur lesquels je ne distinguais que le morne mépris que jette un seigneur aux choses du peuple, un regard dont la neutralité contrastait avec l'émotion vive que j'avais pu lire avec Louis à mes côtés et qui me signalait, une fois encore, la petitesse dont j'étais l'objet et le sujet, la médiocrité assassine qui ne va qu'à ce que l'on oubliera juste après.

Pour eux je n'étais rien.

Pour moi aussi. Sans Louis je me sentais disparaître.

Il rentrait très tard, en proie à une agitation ravageuse qui s'épandait au travers de la nuit telles des langues de feu. J'entendais ses pas arythmiques qui frappaient sur le plancher de vieux bois et les crépitements de sa langue contre ses dents. Je devinais son parcours enragé par les zones d'ombre que son corps projetait sous sa porte alors désespérément fermée, et si je n'avais connu mon ami, si je n'avais eu maints exemples pour réfuter les théories singulières qui m'apparaissaient spontanément à

l'esprit, j'aurais pu aisément croire qu'il n'était pas seul dans cette pièce: il parlait parfois tout haut, posant questions et y répondant dans un même souffle, argumentant, réfutant et contre-attaquant avec la rapidité et la verve des rhétoriciens qu'un jugement prochain suspend aux lèvres de l'existence, frappant du poing et riant de mépris à des mots tout juste énoncés ou grognant, applaudissant, ricanant, geignant, sifflant, pouffant, piaillant, maugréant ou feulant après un mutisme oppressant que la seule lumière blafarde s'échappant des fentes de sa tanière m'empêchait de confondre avec le sommeil.

Louis n'avait jamais beaucoup dormi. À partir de cette période, je ne pus pas même dire s'il lui arrivait de se reposer. Couché avant lui je l'entendais s'éclipser avant même les premières lueurs de l'aube pour ses lieux inconnus tandis que je me retournais dans mes draps coupables et priais le rien que ce bruit ne fût qu'un autre de mes songes. D'autres fois il rentrait tandis que je me préparais pour mes cours, et sous ses yeux je pouvais distinguer les fils que la nuit avait tirés.

Nous ne parlions plus que très peu. Mes questions ne recevaient que des bribes de réponse et ses questions étaient toujours les mêmes:

«Comment se passent tes cours?»

Son corps également muta: ses joues se creusèrent, son cou et ses bras maigriront et le port de sa tête s'arqua jusqu'à ce que sa démarche fasse de lui un oiseau presque grotesque. Il balançait ses bras quand il se déplaçait ou les contenait dans les poches de ses pantalons toujours sombres, ce qui accentuait l'effet de sa jambe faible qu'un talon de métal ajouté sous sa chaussure faisait claquer comme un vieux métronome. Sa peau devint cendrée, un gris de poudrière grâce auquel les teintes obscures de ses vêtements ressortaient renforcées, prêtes à avaler n'importe quelle lumière.

Il ne parlait plus à ses parents. J'étais obligé de leur mentir. Je leur expliquai que ses études et ses livres avaient pris une place comme jamais auparavant et que, et c'était là la stricte vérité, moi-même ne le percevait que rarement malgré notre collocation.

Ils s'inquiétaient à juste titre, mais au lieu de confirmer leurs craintes et de les pousser à agir je faisais

ce que Louis voulait que je fasse. Comme toujours. Ils voulaient venir, le voir, mais je les dissuadai à chaque fois. Ils auraient souffert de voir la vérité, encore plus de ne pouvait savoir ce qui avait rendu leur fils ainsi. Ils l'auraient pressé de questions, auraient pleuré, auraient supplié et seraient repartis brisés, morcelés par l'image mutique que leur aurait offert celui qu'ils auraient continué d'appeler *fils* jusqu'au tombeau où cette révélation les aurait projetés. J'avais honte de ne rien leur dire, mais je ne sentais que ces quelques mois, peut-être ces quelques années de sursis étaient un cadeau que je devais leur octroyer, car un jour ils sauraient.

Après chaque appel je laissais un message sur sa porte dans lequel je racontais ce que nous avions dit. À chaque fois je terminais avec un «appelle-les», mais je sais qu'il ne l'a jamais fait. Il savait mieux que personne ce qu'il devenait et que ses parents percevraient la différence entre celui qu'il avait été et celui qu'il était alors. Mais plus que tout, il savait qu'il leur ferait peur, qu'il leur ferait du mal et que cela se répercuterait sur lui, éroderait sa résolution et... il ne pouvait se le permettre.

Cela dura plus d'un an. Jusqu'à l'annonce de mes résultats.

Pendant cette période, Louis ramena dans notre appartement des personnes que j'aurais voulu ne jamais découvrir: semblables aux jeunes brisés des groupes sur la pureté de l'humain dans lesquels nous nous étions rendus à la primeur de notre vie d'adulte, ils se détachaient d'eux par l'atmosphère qu'ils corrompaient de leur souffle et des mots qu'ils invoquaient. De leur bouche n'était exhalé aucun mot galvanisant, aucune recherche sur leur doctrine, aucun comparatif, aucune inflexion humaine. Il n'y avait rien d'humain dans leurs mots. Leurs idées étaient annihilatrices de vie. Les écouter me faisait penser à l'image d'un vampire face à un miroir; des corps étaient là mais les âmes, ce concept insaisissable dont l'humain s'est paré pour justifier son ascendance divine, créatrice, essentielle et superbe n'était nulle part en eux. Ils parlaient, tout pleins de calme comme des prêcheurs qui donneraient les mots issus des cieux mais ils parlaient d'actions, de rixes, de répercussions, de batailles, de guerres, de guerre, partout,

tout autour et tout le temps, de la guerre que eux seuls voyaient et qu'eux seuls pouvaient livrer grâce au savoir solaire qu'eux seuls possédaient et que les comploteurs du monde entier leur refusaient à haute voix dans les médias et dans les cours d'histoire car ils avaient peur que leur réalité explose et que tous voient les pervers et les manipulateurs qu'ils étaient et qu'ils soient traqués mais eux savaient! Eux savaient ce qu'ils étaient et ils devaient frapper partout pour que leur engeance ne prolifère pas et que tout le monde soit libéré et les acclame et qu'ils dirigent car c'était pour cela qu'ils étaient nés, pour gouverner, pour être au-dessus et ils le seraient bientôt! Lorsque l'un d'eux les guiderait vers ce temps radieux!

Et je pleurais, car Louis était celui qui parlait le plus souvent. Il leur parlait. Il les excitait avec ces mots qui n'auraient jamais dû être les siens. C'était leurs mots dits avec sa langue. Et plus le temps passait et plus son discours se structurait. Son savoir immense nourri aux sources multiples des époques rendait les horreurs de ces propos aussi véridiques que les écrits saints. Le chaos et l'incohérence avaient cédé leur trône à la géométrie parfaite des exemples et des citations puisés au berceau de l'histoire; chaque propos n'était plus simplement un fait isolé, un cas spécifique que le quotidien effaçait par l'abondance du contraire; Louis parcourait les temps et formait des géométries qui résistaient aux assauts des détracteurs et se répandaient au travers du monde obscur dans lequel il évoluait. Lune noire fascinante et cruelle, les loups de Plaute hurlaient leur amour pour sa radiance, pour l'équilibre et la stabilité de ce qu'il disait et qu'ils voulaient entendre comme jamais ils n'auraient pu eux-mêmes le dire. Au milieu d'eux il devint roi. Jamais aussi puissant esprit ne les avait guidés.

Le soir de mes résultats, je le trouvais assis à la table, face à la porte, un couteau posé devant lui, seul.

Je fermai la porte.

«Assieds-toi» me dit-il.

Je m'assis.

«Félicitations. J'ai vu tes résultats. Tu as parfaitement accompli ta première tâche.»

Ses doigts glissaient sur le tranchant de la lame.

«Est-ce que tu as aimé tes études?»

Je lui répondis que oui.

«Pourquoi as-tu fait tout cela?»

C'était pour lui, car il me l'avait demandé.

«Alors tu me fais confiance?»

J'hésitai une seconde, mais je connaissais la réponse.

«Même après ce que je suis devenu?»

Je l'ai regardé sans un mot. Je n'avais pas besoin de parler.

«Tu as toujours été mon ami. Même face à... ça (il se désigna d'un geste) tu as tenu ta promesse. Je te remercie.»

Il poussa le couteau dans ma direction.

«Ce soir est un soir particulier. Pour nous deux. Ce soir, je vais t'offrir un cadeau unique que tu devras garder secret. Tu ne devras jamais révéler un seul moment de ces prochaines minutes. Me le promets-tu?»

Je hochai la tête.

Il soupira, et avec ce soupir son corps se relâcha, son dos se redressa, son cou revint à sa position initiale, sa peau cessa d'être comme de suie sale et sa voix reprit le velours caressant qu'elle n'aurait jamais dû oublier. Louis était de retour. Face à moi. Là, à portée de ma main.

«Je m'apprête à ré-écrire l'histoire de l'abomination. Mon histoire sera telle que je prouverai que l'enfer n'existe pas, car aucun démon n'aura jamais eu la couleur que l'on me donnera.

«Je vais me lancer dans la sphère publique et rallier des millions de personnes sous ma bannière. Je vais dire ce que des millions de personnes pensent et dissimulent dans les tréfonds de leur être, les idées qu'ils ne veulent pas prononcer non pas parce qu'ils les croient fausses mais parce qu'ils ont peur du jugement qu'ils recevraient de l'autre. Je vais prendre leurs mots et les dire et ils n'auront plus peur de les dire à leur tour car ils pourront justifier leur emploi, dire *Ce sont ses mots, pas les miens*, et ils pourront dormir le soir sans crainte. Je vais agir et ils pourront agir comme je le ferai, en toute impunité, car je serai celui qui sera montré du doigt, celui qui sera haï si le monde refuse mon image, et pas eux.

«Je vais devenir un symbole et par ce symbole je

deviendrai bientôt leur dirigeant, car je serai celui qui les représentera dans leur identité intime, je serai eux et ils voudront que je sois eux. Et lorsque je serai leur dirigeant j'annoncerai que je permettrai à l'un d'entre eux d'être ce que je serai; que je ferai de lui l'expression des désirs de l'état, que je satisferai ses désirs, tous ses désirs, les plus beaux comme les plus horribles, les plus désintéressés comme les plus égoïstes. Par mon pouvoir il pourra accomplir ses rêves, épouser l'amour de sa vie, posséder tout ce qu'il veut, vivre où il le souhaite, de la manière qu'il le souhaite, dans le monde qu'il souhaite. Le monde deviendra le canevas de ses vœux et tous prieront pour pouvoir avoir la chance d'être choisi.

«Puis le premier sera choisi et l'humanité sera à jamais meurtrie. Les rêves de l'un seront appelés cauchemars par l'autre et la sécurité que tous pensent défaillante aujourd'hui sera l'objet de suppliques et de prières, car les pensées inavouées se seront déversées dans la réalité et elles détruiront des vies par millions. La liberté s'écroulera comme une mosaïque desséchée, réduisant au silence la différence et le pardon par le simple fait qu'un homme le peut et tous voudront qu'un terme soit donné à tout cela, que l'élu soit remplacé par un autre qui pourra réparer ce qui fut fait et ramener l'ordre. Et c'est ce qui se produira, jusqu'à ce que lui aussi ne sombre face au possible qui lui est offert et ne réduise encore plus ce qui semblait ne pouvoir plus l'être. Cet élu sera à son tour remplacé par un autre, et encore un autre car aucun ne prendra la décision de renier le pouvoir qui lui a été offert, aucun ne mettra un terme à la source du pouvoir qu'il possède et cela continuera pendant des années, et pendant des années le pays sera la proie de sa propre prédation, son *ouroboros*, car personne ne reniera réellement sa soif de contrôle, son avidité de pouvoir être soi totalement, tant dans sa vie que dans ce qui entoure sa vie. Les différences seront exacerbées jusqu'à ce que l'humain en saigne! L'autre deviendra à ce point abominable que les humains seront terrorisés par les membres de leur propre famille. L'empathie sera brisée jusqu'à ce que son noyau primordial soit à vif et là, là il brillera si fort que le pays tout entier s'unira. Ils s'uniront dans un mouvement unique de rejet de cette tare infecte qui les

souille et souille le monde que le rêve de chacun est l'objectif à atteindre, le but ultime de leur existence. C'est lorsqu'ils auront souffert par les rêves de leur fratrie qu'ils comprendront, tous, que l'utopie de l'un est la dystopie de l'autre, que l'horreur et l'oppression se trouvent en chacun de nous, et à ce moment ils se maudiront, ils maudiront cette partie d'eux-mêmes qu'ils refusaient sans vouloir l'effacer. Et, enfin, dans une ultime apothéose de leur conscientisation d'eux-mêmes, ils me maudiront. Ils maudiront le révélateur que j'aurai été. Ils me feront tomber. Ils me destitueront. Ils me jugeront. Ils me tueront. Mais au travers de ce jugement et par mon exécution c'est eux-mêmes qu'ils jugeront et c'est eux-mêmes qu'ils tueront, et alors prie, prie pour que ce jugement s'inscrive à jamais en eux.

«Ils me maudiront.»

Il baissa les yeux, et comme je l'ai écrit tout son corps fut alors pris d'un hoquet qui semblait devoir le tuer.

Mais il n'en fut rien. Petit à petit le souffle lui revint, et avec cette apparence rachitique et osseuse que j'abhorrais. Puis il redressa son visage, me fixa de ses yeux cavernieux et me parla de sa voix redevenue chlorhydrique.

«J'ai besoin de ton aide.»

Je le regardai.

«Je vais bientôt devenir le porte-parole d'un groupe politique en marge de la sphère publique, un rassemblement composé de personnes qui se sentent délaissées ou menacées par l'espace global qu'est notre société. Ce sont des fous, des personnes consumées par une rage qu'ils ne comprennent pas. Je vais utiliser cette colère, je vais lui donner une forme et je vais m'en servir pour rallier des millions de personnes. Mais pour accomplir tout cela, je dois créer un nouveau moi. Je dois devenir quelqu'un en qui ils se reconnaîtront.»

Il se mit debout, le couteau dans la main, et vint se placer à côté de moi.

«Lève-toi!»

Je le fis.

«Tu vas prendre ce couteau, dit-il en me tendant l'arme par la lame, et tu vas me frapper sur la joue gauche. Tu vas m'entailler le visage afin que j'aie une cicatrice. Elle doit

être visible et sale.»

Je me saisis de la lame. Elle était abîmée, comme rongée par de trop nombreuses utilisations.

«Une fois que tu m'auras frappé, je partirai. Ne m'aide pas! Ne sors pas! Je dois être seul, être vu seul. Bientôt je t'appellerai et tu m'aideras. Tu seras mon traducteur, mon interprète.

«Je vais dire et faire des choses horribles, des choses pour lesquelles je souffrirai mille morts, maintenant et à jamais. Mais tu ne devras rien dire. Tu devras garder le secret sur qui je suis, sur ce que je t'ai dit, sur ce que j'ai fait.»

Je voulus protester mais il posa sa main sur mes mains.

«Je sais, mais c'est important. Je ne sais pas si c'est la bonne décision. Tu te souviens, il y a plusieurs mois nous avons parlé de la fin, des moyens, et des conséquences que ces deux éléments génèrent. Depuis, j'ai compris que la perception de ces trois concepts va plus loin que la réflexion sur l'acte. Il y a autre chose... de plus profond, de plus dangereux aussi, et qui s'appelle le destin. Bien entendu la plupart des personnes refuse ce mot au nom de ce qu'ils nomment leur liberté et qu'ils définissent comme la possibilité d'accomplir tout ce qui leur est possible de concevoir sous couvert que l'idée est née en eux. Toutefois ils agissent comme si le destin existait quand ils disent qu'au nom de la liberté tout doit être concédé, qu'au nom de la liberté l'individu doit pouvoir avoir le choix de participer à sa propre destruction, que rien, absolument rien ne doit le limiter, même si cette limite permettrait de le protéger et de lui permettre de se survivre à lui-même, parce que la liberté définit l'humain.»

Je ne savais pas trop où il voulait en venir, cependant je pouvais voir en lui la nécessité de faire sortir ces mots, de les extirper pour leur donner une dimension réelle, car partagée.

«Ils considèrent la liberté comme leur destin, comme la finalité de leur existence. Cependant ils oublient que les décisions qu'ils prennent ont un impact bien au-delà d'eux, que dans leurs choix, sous leurs pas se trouvent également les choix de toutes les existences qui les suivront, qu'un regard comme une élection n'a pas seulement des répercussions

sur eux mais sur toutes les existences encore à venir. Ils oublient qu'en choisissant leur destruction ils condamnent également au néant toutes les formes de vie qui auraient pu émerger mais qui n'existeront pas par leur faute, qu'en faisant ce qu'ils font ils empêchent le futur d'être comme eux, d'avoir leur prétendu destin. Encore une fois ils s'octroient, à eux, pour eux, ce qu'ils refusent à tous les autres. Ils sont comme ces possesseurs sans morale qui écrasent jusqu'à la dernière graine simplement parce qu'ils le peuvent.

«Cela ne doit pas arriver. Jamais! C'est pour cela que je dois le faire. Je ne veux pas la guerre! Je ne veux pas la violence! Je ne veux que la paix et je veux cette paix sans avoir à verser ou voir versée la moindre goutte de sang. J'ai conscience que c'est une tâche impossible mais je vais le faire. Quelqu'un doit révéler l'horreur qui existe dans l'humanité et s'assurer qu'elle demeure à jamais visible. Des millions vont mourir, plus que jamais dans l'histoire...» Il se tut un instant, sans doute en proie à une lutte infernale entre ce qu'il était et ce qu'il allait devenir, puis il me regarda droit dans les yeux, termina sa phrase et me demanda d'agir.

Je tremblai. Je n'avais jamais commis aucun acte de violence dans ma vie et j'allais balafrer mon seul ami pour qu'il devienne un monstre. Si je ne l'avais pas fait, aurait-il trouvé quelqu'un d'autre? Serait-il devenu ce qu'il a été? Cette idée de la notion de culpabilité, je la connaissais depuis longtemps et je n'ai cessé de penser à elle depuis lors. Imaginer qu'un autre fera ce que l'on a refusé de faire n'est qu'un prétexte théorique, une assomption sans doute véritable qui implique que l'autre est moins bon que soi. Si chacun de nous était suffisamment bon pour que ce doute ne naisse en personne, alors aucun être humain n'accepterait d'agir mal ou ne se justifierait sur ce principe. La culpabilité par nécessité sociale n'existerait pas. Jamais Louis ne m'aurait fait de mal, je ne peux donc pas parler de l'acte sous pression de la mort, je ne peux que supposer, pas juger.

Et je ne juge que moi.

Je suis responsable de ce que fut Louis. J'aurais pu l'aider, le sauver, le rendre différent. Un geste aurait fait

de lui un sauveur véritable au lieu du monstre dont il endossa la pelisse. Je n'ai rien fait. J'ai laissé le monde graver ses lettres sacrilèges sur sa vie et par cela je suis coupable. Je suis celui qui a tué ces millions de personnes car je suis celui qui n'a rien fait, qui a accepté de faire ce qu'on lui disait de faire sans s'opposer, sans être autre chose que ce qu'on lui disait de faire. Par lâcheté.

Il me regardait dans les yeux tandis que de son pouce gauche il dessinait la marque qui allait le définir. Puis il ferma les yeux et donna son ordre.

Comme il l'avait dit, je ne le revis pas pendant plusieurs mois. Pas personnellement. Je le vis à la télévision. La marque d'encre qui lacérait son visage se plissait avec acharnement tandis qu'il parlait.

On le voyait de plus en plus souvent. Les médias l'aimaient bien. Il était toujours très courtois et souriant avec eux. Quand il parlait, il rencontrait souvent l'opposition de quelque personnalité politique ou du peuple mais il parvenait toujours à justifier ses idées selon ses propres aspirations et analyses, et comme il rassemblait de plus en plus d'opinions favorables, il était de plus en plus médiatisé. Le cycle était déclenché.

Ses parents m'appelèrent avec insistance. Je ne voulais pas répondre. Que pouvais-je dire? Oui je le savais? Non je n'ai rien vu? J'allais, quoi qu'il arrive, mentir, et que pouvais-je leur dire ensuite? J'avais promis à Louis. J'évitais de plus en plus notre appartement. Louis n'y habitait de toute façon plus. Je passais des heures à marcher, je tentais de me perdre, je le sais, pour me donner une raison de ne pas penser, pour me croire dans la peau d'un autre, mais je revenais toujours à mon point d'origine à la nuit tombée, poussé par ce qu'il m'avait dit, qu'il reviendrait pour que je le suive. J'avais peur de mon futur, de ce que j'allais devoir entendre, lire, écrire et dire, mais c'était la seule opportunité de pouvoir être à ses côtés. J'étais torturé, et souvent je voyais le soleil se lever sans avoir pu trouver la paix de Morphée.

Et j'étais suivi. De loin. Je ne savais jamais par qui mais je le sentais. Des regards qui s'écartaient et revenaient à moi des angles et des reflets. Des visages qui se distinguaient parmi la foule. Louis avait-il demandé cela,

ou bien étaient-ce des journalistes qui souhaitaient en apprendre plus sur l'étoile montante qu'il était? Ou des ennemis? Le discours de Louis avait un profond impact sur ma vision du monde. À chaque fois qu'il intervenait dans les informations, il y avait toujours un élément qui faisait référence aux limitations que les autres pouvaient avoir sur notre vie: «l'autre, celui qui pense autrement, est une force opposée à notre volonté de création» avait-il dit un soir alors qu'on lui avait reproché ses propos nationalistes. Il avait dit cela et avait complété avec les exemples dont sont constellés les temps passés: l'Église et la science, les gouvernements et les droits invoqués par les citoyens, les volontés d'innovations et les limitations des lois, les traditions et les idées nouvelles. Il parlait et il prônait l'individu face aux grosses structures lentes et passéistes et il était applaudi et haï pour cela. Il était adulé par les exclus et les frustrés que le système avait «créés de main de maître» et houspillé par les dirigeants qui le traitaient d'agitateur de foule, de clown grotesque et d'inculte du système. Mais plus ils tentaient de le rabaisser, plus la presse parlait de lui et plus sa visibilité augmentait. Louis était partout, et plus je le voyais moins je le reconnaissais. Outre sa cicatrice qu'il exhibait tel un trophée, son corps encore une fois semblait se métamorphoser avec l'accroissement de sa renommée: son apparence rachitique avait fait place à un ventre de plus en plus proéminent, son visage avait la couleur de ces épices qui enflamment la langue et sa voix virait dans les basses jusqu'à résonner dans le corps de ses auditeurs. Il s'imposait au monde, dans le vrai sens du terme.

Lors des élections qui précédèrent son intronisation, Louis vint personnellement me voir. Il était accompagné d'une sorte de garde personnelle qui veillait à ce que personne ne l'approche de trop près. Ils restèrent hors de mon appartement cependant, malgré leurs réticences certaines. Mais Louis avait parlé.

«Cela fait longtemps, mon ami.»

Sa voix me fit l'effet d'un cor de chasse.

«Combien de temps...?»

Cela faisait plus d'un an. Un an et quatorze jours.

«Tu m'as manqué. Personne ne me comprend comme toi.»

J'étais flatté, et j'avais peur.

«Les autres, même les plus proches, ne sont pas comme toi. Ils m'écoutent, mais ils m'adulent. Je les manipule comme je veux. Tu n'es pas comme eux. Tu vois plus loin qu'eux. Tu vois la réalité avec tes yeux, pas les miens.»

Que pouvais-je dire?

«Je vais avoir besoin de toi. Je ne vais pas gagner cette année, je le sais et ce ne fut jamais mon but. Les autres l'acceptent mais ne le comprennent pas. Il faut que notre société progresse naturellement vers l'état que je sais la voir atteindre. Eux ils veulent le contrôle, moi je veux la prise de conscience.»

Je lui demandai si quelqu'un d'autre savait ce qu'il comptait faire, s'il avait partagé son projet avec une autre personne.

«Oui, me répondit-il. Avec toi. Je n'ai besoin de personne d'autre.»

Que voulait-il que je fasse? Il ne m'avait jamais clairement expliqué.

«Tu seras mon interprète, mon traducteur. Tu seras ma voix pour les autres pays. En tant que prôneur de la force de notre nation je dois montrer qu'il n'y a pas d'autre langue que la nôtre. C'est pour cela que je t'ai demandé de suivre ces études. Je ne peux faire confiance à personne d'autre que toi pour incarner les idées que les autres pays vont recevoir, et je ne peux que compter sur toi pour comprendre ce que les autres pays diront sur moi. Tu ne me mentiras pas comme les autres le font ou le feront afin de s'attirer mes faveurs. Elles te sont déjà acquises, depuis le début.»

Je n'avais pas besoin de réfléchir. Ma réponse était depuis le début connue de lui.

«Bientôt nous serons tous les deux aux première loges de notre pays. Nous côtoierons ministres et présidents du monde et tous mentiront sur leurs intentions. Je veux que tu me rapportes tout cela également, que ton oeil serve le mien. Mais, plus que tout, je te demande, je te supplie, ne me parle que lorsque nous serons absolument seuls, n'exprime aucune idée, aucune pensée personnelle à quiconque excepté à moi. N'aies aucune familiarité avec moi face à la moindre personne. Face au monde je veux que tu ne sois qu'une voix et rien d'autre.»

Mon regard suspicieux fut tout ce dont il eut besoin.

«Je ne veux pas que tu puisses être impliqué dans les conséquences de mes actes. Ce poids m'est entièrement dévolu. Et je m'assurerai que, lorsque la fronde fera grincer les portes des placards, elle trouve tous les documents nécessaires à ton encontre pour que ton innocence soit clamée sans qu'aucun procès ne puisse être intenté contre toi.»

Mon ami avait pensé à tout. Il avait pensé à lui. Il avait pensé à moi. Il avait pensé à l'humanité toute entière, et dans toutes ses pensées j'étais le seul rescapé, le seul qui franchirait indemne le piège qu'il avait avec une minutie d'orfèvre peaufiné.

Pourtant, maintenant que tout est fini, maintenant que la foudre a cessé de lacérer le monde et que les survivants encore pleins de l'horreur vécue oeuvrent sur les décombres de leur humanité encore à créer, maintenant que le nom de Louis est devenu le symbole de l'ombre que chacun doit éradiquer en lui-même, maintenant que la peur de l'autre et l'instinct de contrôle poussent chacun à se rapprocher de l'autre, à le remercier de ce qu'il apporte, maintenant que les actions ne sont plus le jouet des pulsions, je ne peux réprouver un sentiment effroyable à l'encontre de ce qui se déploie autour de moi. Moi qui ne fut jamais menacé, moi dont l'identité fut toujours scellée hors des lignes de recherche, moi l'invisible aux yeux des tortures, des massacres, des privations et des lois que les membres de ma nation ont subis, je suis le témoin incrédule des mutations qui se réalisent à tous les échelons. Cette passion de l'autre, cette passion pour l'autre peut-elle être vraie? Va-t-elle durer aussi longtemps que mon ami l'a souhaité? Méritait-elle tous ces morts? Valait-elle, vaudra-t-elle un jour tous les cris et les malédictions qui furent déversés tels des torrents dans l'histoire de la race humaine?

Louis répétait souvent à son ombre que l'humain était profondément bon mais qu'il lui restait à découvrir la preuve de son existence, qu'il lui fallait renoncer de lui-même à ses rêves et à leurs réalisation inconditionnelle et égoïste pour sauver l'autre et qu'il en prenne pleinement conscience. Et il rétorquait presque à chaque fois que la limite de l'humain était inscrit dans son individualité, que sans une

réelle expérience de l'autre il oublierait tout ce qu'il aurait pu apprendre, qu'un jour, lorsque le dernier survivant de son temps aura disparu et que son souvenir s'effacera de la mémoire du dernier être vivant, alors tout sera perdu et tout sera comme avant et l'horreur se reproduira, avec peut-être à sa tête quelqu'un qui n'aura pas à l'esprit la volonté ou l'espoir qu'à sa suite la vie perdure, qu'après lui l'humanité fleurisse. Peut-être qu'un jour il ne restera que des ruines que seul le vent fera vivre.

Peut-être qu'un jour seules les pierres se souviendront.

Et que tout cela aura été vain.

Lui-même ne savait pas quand ou si un des Élus mettrait fin à son expérience ou si l'idée de la destruction de l'humanité serait un jour évoquée. Ces deux limites étaient les frontières indépassables inhérentes à son projet. Qu'un seul, disposant du pouvoir de réaliser ses rêves, émette dès sa première demande le souhait que tout cesse et tout aurait cessé. Il m'en avait fait la promesse. Mais cela ne se produisit jamais. L'idée était là, en chacun, mais le temps n'était jamais le bon. Il y avait toujours autre chose. La satiété ne se faisait jamais sentir.

Le dégoût total également. Malgré l'horreur qui chaque fois s'ajoutait aux horreurs passées, jamais aucun Élu ne souhaita éteindre sa race. Profondément en eux se trouvait toujours un fragment d'espoir intact, la volonté de croire que le futur sera meilleur grâce à eux et pour eux.

Même si cet espoir ne pouvait signifier que l'horreur pour les autres ils continuaient de croire dans les bienfaits de leurs choix. Ils tuaient des inconnus par milliers mais leur monde étincelait, ils en étaient persuadés.

Et à cause de cela l'expérience continuait, les souffrances ne cessaient jamais.

Jusqu'à ce que le pays tout entier décide que l'oppression avait assez duré, qu'un individu seul ne pouvait plus décider du sort de tous les autres, que le temps était venu que la société agisse en société.

Et tout s'était arrêté.

L'Expérience.

Et avec cette fin débuta le procès de Louis. Les Élus aussi furent jugés, mais tous choisirent de jouer la carte de

la contrainte, de la loi qui avait placé sur eux le poids de devoir participer à cette entreprise qui, ultimement, les avait privés de leur liberté de choisir quoi penser, quoi exprimer, de pouvoir «définir avec exactitude ce qui était pris, car tout était pris, tout leur était arraché sans qu'aucun choix ne leur fût offert de pouvoir se limiter». À cause de cela, à cause de cette privation qui leur fut imputée, Louis fut seul. Comme il l'avait toujours été.

Même moi je n'étais pas là.

J'étais dans la salle, je le regardais, mais je n'étais pas là.

Comme il l'avait promis.

Le jour où ils sont venus, Louis m'avait déjà évincé. Une semaine auparavant son corps d'action était venu me déloger de la petite chambre qui m'avait été octroyée. Ils avaient complètement ravagé la pièce, fouillé tous mes dossiers, et ils m'avaient frappé, juste ce qu'il fallait pour que la douleur devienne insupportable, juste assez pour que tout le reste devienne blanc, pour que le passé devienne autre chose, pour que je crie qu'ils cessent, pour que je hurle que ça s'arrête! Jusqu'au bout ils sont allés. Je n'ai aucun souvenir. Je me suis réveillé dehors, meurtri, broyé.

Ce fut notre dernier contact.

Lors de son procès, il ne cilla pas. Il resta de marbre. Face aux chiffres, face aux témoignages, face aux images qui montraient les corps et les pleurs. Pendant des semaines, des mois, ils furent des centaines.

Et il était seul.

Il a été le seul.

Tous les autres reçurent des peines de prison mais pas Louis. Il fut le seul à recevoir la peine capitale, la peine de mort. Elle fut annoncée et tout le monde, *tout* le monde applaudit. Sauf moi.

Il y en eut d'autres, d'autres qui reçurent cette nouvelle comme un coup au coeur, toutes celles et tous ceux qui avaient vu dans ce nouvel ordre l'apothéose de leurs convictions, qui avaient vu la mort des autres, de ces autres comme la preuve d'un jugement ultime et prophétique, restèrent et sombrèrent dans un silence qui concurrençait les abysses et qui perdure depuis lors.

Mais pour combien de temps encore?

Déjà je peux voir les lignes subtiles qui émergent des regards, comme des souhaits sans forme qui viennent affronter le réel le temps d'un regard avant de se dissiper vers l'avenir, un avenir que je vois et qui me fait peur.

Ont-ils souffert pour rien? A-t-il souffert pour rien?

Toutes ces morts furent ses morts. Pour chaque mort c'était aussi lui qui mourrait. Je le voyais le soir, et malgré son armure, malgré le rempart qu'il avait façonné je pouvais sentir. Il se tenait droit mais il rampait, squelette aux fémurs brisés, amputé de son âme qu'il avait chassé les larmes aux yeux.

Et je ne pouvais pas le toucher, tendre les bras et le serrer contre moi pour le réveiller de cette réalité, pour l'emporter dans un rêve qui aurait apaisé sa torture, juste un petit peu. Il a tout enduré, jusqu'à la pire des tortures, celle que l'on s'inflige à soi-même sans limite, celle de vivre dans une prison bâtie de ses mains.

Le jour de l'exécution, le pays tout entier était en liesse. L'oppression allait prendre réellement fin. J'avais espéré que Louis m'appelle, me fasse venir, que sa dernière volonté fût de me voir.

Je ne reçus aucun message.

Comme tous les autres, exceptés les officiels, j'étais devant un téléviseur, les yeux rivés sur cette pièce sobre et aseptisée où mon ami allait être tué. Il n'y avait aucun bruit. C'était comme de regarder un tableau. Puis un verrou s'est fait entendre et il apparut. Seul. Seul il était. Seul il s'installa, comme il l'avait auparavant fait avant de parler à la nation. Mais cette fois il ne parla pas. Il regardait devant lui et par cela je sentais qu'il me regardait, qu'il pensait à moi, qu'il me parlait au travers de ses yeux et de la machine.

Une voix lointaine et électronique résonna, récita les chefs d'inculpation et leur verdict, et enfin ce qui allait arriver à Louis. Puis elle demanda, une dernière fois, s'il avait une dernière parole.

Il ne dit rien.

Il garda notre secret jusqu'au bout.

Le compte à rebours débuta, se rapprocha, et je coupai le contact.

Je ne le pus pas.

Au silence l'éclat de millions de voix succéda et tout autour de moi se déversa un océan de liberté lié au respect de l'autre tel que n'en connut jamais aucun pays ni aucune civilisation. La cité céleste semblait devenue réalité.

Mais pas pour moi. Avec Louis je suis mort. Par Louis je vivais. Il m'a donné un but, une lumière à suivre, et cette lumière, une fois arrachée, révéla la ténèbre qui était en moi. La vie de Louis était ma vie. Lui mort je n'ai plus rien. Je suis vide. Ce monde exultant m'a arraché l'ami le plus beau qu'il avait, celui qui pour lui avait choisi de devenir l'être le plus haï de l'histoire. Ce monde hilare a fêté la mort de celui qui lui a montré ce qu'ils sont tous, comme s'ils pouvaient de nouveau dormir sans crainte d'être découverts pour ce qu'ils sont tous. Ils auraient dû le pleurer, semer le silence et apprendre de lui, de ce qu'il contient, de la raison pour laquelle il ne parla pas au dernier moment, pourquoi il se tût.

Mais ils ne le firent pas, et déjà on peut voir et entendre des personnes qui veulent vivre selon leurs codes, leurs espérances, à tout prix tant que ce prix ne s'applique pas à eux, malgré les images, les témoignages, les chiffres qui évoquent, qui invoquent le passé et les dérives dont l'humain est capable.

Alors la voix de Louis chuchote à mon oreille:

«Combien de temps reste-t-il avant que leur folie ne s'opère sur le monde? Combien de temps ont-ils avant que la folie ne sorte de sa cage une dernière fois et n'emporte dans sa mort tout ce qu'elle peut prendre dans ses bras?

«Les révolutions, les guerres, la corruption et les manipulations ne sont que des manifestations diverses d'un seul fait: la limite de la communication. Notre communication est imparfaite. Le Je nous limite. Le Je nous sépare car il demande un Tu, il demande un autre pour exister, pour s'opposer et se définir. Le langage doit changer, mais pour cela l'humain doit changer. Il doit redéfinir son paradigme pour que le reste suive.

«Comment faire? Comment le forcer à évoluer? En le jetant face à un prédateur qui le chassera sans relâche jusqu'à ce qu'il n'ait d'autre obligation que de changer. Je serai ce prédateur. Je le pourchasserai, et quand il aura trouvé la force de me chasser, il aura trouvé la force de

communiquer avec l'autre, de regarder l'autre dans les yeux et de lui dire qu'il l'accepte et qu'il ne tolérera pas que du mal lui soit fait.

«C'est cela mon rêve, le rêve que je nourris pour l'avenir, un rêve qui sera une douleur, un rêve qui fera mal pour que la réalité soit chérie.

«C'est la seule chose que je veux, que chacun aime le monde et le défende, qu'ils se battent pour lui, pas contre les autres mais contre eux-mêmes.»

Nous avons quinze ans et nous avons encore une fois été les témoins à distance de l'absurdité qui enveloppait les décisions humaines. Nous avons vu le monde brisé par les conflits incessants que la loi acceptait et arbitrait, ces guerres dont le quotidien était le théâtre permanent et auxquelles chacun se soumettait par la tragédie de la tradition, entre les nations, entre les idées, entre les individus, entre les compétences, entre les relations, toutes ces guerres livrées pour la suprématie de l'un sur l'autre. Je peux encore voir ses traits brouillés et ses poings serrés, le ton de sa voix, son regard lointain. Il a toujours regardé au loin. Il voulait y voir un jour sans douleur, un jour de paix.

Je me rappelle. Le jour où ça a commencé. Nous avons huit ans. Nous regardions les étoiles avec mes parents. Mon père expliquait les distances colossales qui nous séparaient d'elles et qui les séparaient entre elles. Je ne comprenais pas, tout comme je n'ai jamais pu imaginer ces distances. Louis, lui, posait question après question, jusqu'à celle-ci :

«Donc l'univers est infini?»

- Pour nous, oui.

- Mais pour les autres?

- Ce n'est pas la question. L'univers grandit plus vite que la plus grande vitesse possible.

- La vitesse de la lumière.

- Exactement. À cause de cela, qu'importe où tu existes, tu ne pourras jamais arriver à la fin. Elle ira toujours plus vite que toi.

- Donc l'univers est comme dieu.

- Pourquoi tu dis cela?

Je me souviens de la voix de mon père. Il avait été surpris.

«C'est ce que les gens disent: Dieu est infini. Mais peut-être que Dieu a des limites, c'est juste qu'on ne peut pas les comprendre à cause de nos limites. Peut-être qu'on est Dieu pour des fourmis.»

- Peut-être, confirma mon père d'un sourire.

- Mais parfois des fourmis par millions peuvent tuer et dévorer un humain... dit Louis tout haut.

- Ce n'est pas la même chose, rétorqua mon père, amusé.

- Pourquoi?

- Nous ne sommes pas des fourmis.

- Même pour l'univers?

- L'univers ne pense pas. Il n'est pas conscient. Ce n'est pas vivant.

- Comment peut-on savoir? Les fourmis ne savent pas que nous sommes conscients. Les arbres ont conscience d'eux-mêmes et ils n'ont pas de cerveau.

- C'est une idée.

- Mais si des fourmis peuvent tuer un homme, est-ce que les humains peuvent tuer le monde?

Le silence s'était prolongé. Mon père n'avait sans doute pas voulu corrompre l'esprit d'un enfant avec des pensées aussi pessimistes. Cependant, c'était trop tard. Mes parents étaient rentrés et j'étais resté un peu plus longtemps avec Louis face aux espaces infinis.

«Est-ce que tu penses qu'on peut tuer la Terre?»

Je ne savais pas.

«Je pense qu'on peut. Je l'ai déjà entendu. Les humains d'aujourd'hui peuvent transformer le monde comme ils veulent. Et s'ils voulaient le détruire? J'ai entendu qu'on est déjà en train de le faire. C'est vrai?»

Je ne le savais pas.

«Moi je pense que c'est vrai. Et si ça se trouve, un jour, une personne pourra tout détruire. C'est peut-être déjà possible. Ça serait triste tu ne trouves pas? Si quelqu'un peut faire ça, on est comme des fourmis pour lui.»

Je le regardai. Il était assis en tailleur, les bras autour de son corps alors si fin, pur des corruptions qui allaient le métamorphoser.

«Si ça arrive, est-ce qu'on va devoir le manger ou être mangé?»

De nouveau le silence avait frappé. Je regardais les

étoiles. J'entendais Louis respirer. Puis il se tourna avec énergie et chuchota plein d'entrain, comme si nous étions deux espions au coeur de la guerre:

«Et si on pouvait empêcher que cela arrive? Si on pouvait se débrouiller pour que personne n'ait le pouvoir de transformer les autres en fourmis, personne ne mourrait! C'est ça qu'il faudrait faire!»

Il marcha de long en large, dans une attitude étrangement mature que je lui vis souvent par la suite.

«Mais pour que ça n'arrive pas, il faudrait que ça arrive. Il faudrait que quelqu'un le fasse et que les autres apprennent. Je suis sûr que c'est déjà arrivé avant!»

C'est ce jour-là que tout a commencé. Tout est venu de là. Sans ce jour, peut-être que l'Histoire aurait été différente. Peut-être que Louis n'aurait pas choisi d'être ce qu'il fut. Peut-être qu'il aurait aimé une personne en particulier plutôt que toute l'humanité et qu'il aurait vécu une longue vie douce.

Et peut-être que nous aurions tous péri.

Nous ne saurons jamais. Je ne saurai jamais. Son histoire est finie et celle de l'humanité continue sans qu'il ne puisse jamais savoir s'il n'a fait que retarder l'inévitable, s'il a dévié la course de l'humanité vers sa destruction ou si elle s'en serait d'elle-même préservé, rendant sa mort et celle des millions qu'il a provoquées, inutile. Je ne saurai jamais. Personne ne le saura jamais.

Le présent continue.